

# HISTOIRE

DE

# GIL BLAS

# DE SANTILLANE.

---

## TOME CINQUIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N°. 12.

# HISTOIRE
DE
# GIL BLAS
# DE SANTILLANE,

PAR LESAGE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ PARMANTIER, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 14.

1824.

# HISTOIRE

DE

# GIL BLAS

# DE SANTILLANE.

## LIVRE NEUVIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

*Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfévre. Des démarches qui se firent en conséquence.*

Un soir, après avoir renvoyé la compagnie qui était venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avait fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je veux vous marier. Je vous ménage la fille unique d'un orfévre de ma connaissance.

La fille d'un orfévre! m'écriai-je d'un air dédaigneux; as-tu perdu l'esprit? peux-tu me proposer une bourgeoise. Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui anoblit, et ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrais vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfévrerie? Lorsque j'entendis parler d'une si grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire, la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher? Doucement, monsieur, me répondit-il; un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père, et que je la lui fasse agréer. Bon! repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé. Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfévre, et je vous réponds de son consentement. Mais, avant

que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il ? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué ! dit-il. Je bornais votre reconnaissance à dix mille, vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entamerai dès demain cette négociation; et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit: J'ai parlé au seigneur Gabriel Salero ( ainsi se nommait mon orfévre ) : je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. Cela étant, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue ? est-elle belle ? Pas si belle que la dot, me répondit-il. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur, vous ne vous en souciez guère. Ma foi, non, lui répliquai-je,

mon enfant. Nous autres gens de cœur, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis; et si par hasard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion : le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez point de mariage. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh ! parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il m'examine tant qu'il lui plaira, je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfévre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'était un bon bourgeois, qui était, comme nous disons,

poli *hosta porfiar* *. Il me présenta la señora Eugenia sa femme, et la jeune Gabriela sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriela, n'en déplaise à mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle était extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avait dans cette maison-là. Ce métal s'y offrait à la vue de toutes parts sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous mîmes à table, était un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avait assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves et ennuyeux. Ils ne parlèrent que de commerce, et l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négocians qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

* Jusqu'à être fatigant.

Je régalai l'orfévre à mon tour, le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisaient la plus belle figure à la cour, et que je connaissais pour des ambitieux qui ne mettaient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillans et lucratifs auxquels ils aspiraient; ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentait, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterais d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente : sur quoi ces affamés d'honneurs et de richesses s'écrièrent que j'aurais tort, et qu'étant aimé autant que je l'étais du premier ministre, je ne devais pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles; et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il était fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant, dans la matinée, pour lui de-

mander s'il était content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connaissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre faible, comme vous savez : apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur ? est-il galant ? Quelle est son inclination vicieuse ? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avait quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurais proposé pour gendre ? Non, parbleu ! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfévre; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerais quand il ne serait pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rap-

porté cet entretien, je courus chez Salero pour le remercier de la disposition favorable où il était pour moi. Il avait déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connaître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étaient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme, que j'avais prévenu la veille, et je le lui présentai. Son excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avait choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnait beaucoup et prétendait avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit enfin tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en était si aise, qu'il en avait la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant: Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriela, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

## CHAPITRE II.

*Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité.*

LAISSONS là mon mariage pour un moment : l'ordre de mon histoire le demande, et veut que je raconte le service que je rendis à don Alphonse, mon ancien maître. J'avais entièrement oublié ce cavalier, et voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendrait à merveille; et, moins par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que, si je l'obtenais, cela me ferait un honneur infini. Je m'adressai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avais été intendant de don César de Leyva et de son fils,

et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenais la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : Très-volontiers, Gil Blas. J'aime à te voir reconnaissant et généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi : ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré ; je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai, sans perdre de temps, chez Calderone faire dresser des lettres-patentes pour don Alphonse. Il y avait là un grand nombre de personnes qui attendaient, dans un silence respectueux, que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, et me présentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sais combien de chevaliers, de commandeurs, et d'autres gens de conséquence, que Calderone écoutait tour à tour. C'était une chose remarquable que la manière différente dont il les recevait. Il se contentait de faire à ceux-ci une légère inclination de tête ; il honorait ceux-là d'une

révérence, et les conduisait jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettait, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faisait. D'un autre côté, j'apercevais des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avait pour eux, maudissaient dans leur âme la nécessité qui les obligeait de ramper devant ce visage. J'en voyais d'autres, au contraire, qui riaient en eux-mêmes de son air fat et suffisant. J'avais beau faire ces observations, je n'étais pas capable d'en profiter. J'en usais chez moi comme lui, et je ne me souciais guère qu'on approuvât ou qu'on blâmât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue, ayant par hasard jeté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme qui lui parlait, et vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici? qu'y a-t-il pour votre service? Je lui appris le sujet qui m'amenait, et là-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandais serait expédié.

Il ne borna point là sa politesse; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisait jamais que de grands seigneurs, et là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés? disais-je en m'en allant; que me présagent-elles? Calderone méditerait-il ma perte? ou bien aurait-il envie de gagner mon amitié? ou, pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménagerait-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron? Je ne savais à laquelle de ces conjectures je devais m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon; il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentèrent pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres; il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, et que je ne dois point passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui

ne paraissait pas ce qu'il était, s'approcha de Calderone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disait avoir présenté au duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, et lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami ? On m'appelait Francillo dans mon enfance, lui répliqua de sang-froid le cavalier ; on m'a depuis nommé don Francillo de Zuniga, et je me nomme aujourd'hui le comte de Pedrosa. Calderone, étonné de ces paroles, et voyant qu'il avait affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon si, ne vous connaissant pas.... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo ; je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire du ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître, mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet accident : il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je remarquai

cette chasse-là : je résolus de prendre garde à qui je parlerais dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de don Alphonse se trouvaient expédiées, je les emportai, et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme, par laquelle son excellence lui donnait avis que le roi venait de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avais à cette nomination ; je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendrait à la cour prêter serment pour son emploi.

## CHAPITRE III.

*Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.*

Revenons à ma belle Gabrielle. Je devais donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais et un vieil écuyer; tout cela choisi par Scipion, qui attendait encore avec plus d'impatience que moi le jour qu'on me devait compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfévre et pour sa femme; je contrefis le passionné auprès de Gabriela; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonne-

mens bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens; il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix et d'instrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais, dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi qui n'avais d'autres principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avais reçues chez la marquise de Chaves, d'un petit maître à danser qui venait montrer aux pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chacun chez soi. Je prodiguai les révérences et les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant; j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. Vous y serez le bienvenu, lui répondis-je, mon cher beau-père.

Ensuite, donnant le bonsoir à la famille, je gagnai mon équipage, qui m'attendait à la porte, et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étais à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourèrent mon carrosse et l'arrêtèrent en criant : *De par le roi!* Ils m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'était un honnête alguazil que j'avais à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avait point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenait. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait; vous êtes le seigneur de Santillane. C'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez

dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Cormenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

---

## CHAPITRE IV.

*Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de sa prison.*

On commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentais pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvait avoir causé mon malheur. Je ne doutais pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant, j'avais beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevais pas comment il avait pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginais que c'était à l'insu de son excellence que j'avais été arrêté; et tantôt je pensais

que c'était elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avait fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étais vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour, perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvais. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendait intarissables. Pendant que je m'abandonnais à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportait un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda ; et, remarquant que j'avais le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il était, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune; après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par

des plaintes et des gémissemens; et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui, dans l'état où j'étais, me semblaient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servaient plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après il entra un homme qui portait une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce don André de Tordesillas qui demeurait avec vous à Grenade, et qui était gentilhomme de l'archevêque dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique; mais, au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château; et, par une suite d'aventures dont je vous

ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais, outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compatir à vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnaissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends adoucir la rigueur de votre prison. Levez-vous et venez avec moi.

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remercîmens, mes esprits étaient si troublés, que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, et monter par un escalier fort étroit à une petite chambre qui était tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûlaient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Torde-

sillas, on va nous apporter à manger : nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement. Vous y serez mieux que dans votre cachot : vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Éréma, et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je sais bien que vous serez d'abord peu sensible à une si belle vue; mais quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous voudrez. En un mot, vous aurez tous les agrémens qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille grâces à mon geôlier. Je lui dis qu'il me rappelait à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitais de me retrouver

en état de lui en témoigner ma reconnaissance. Eh ! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas ? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur don André ? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez la nuit, le comte de Lemos et vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venait, pour vous en punir, d'exiler le comte, et vous envoyait, vous, à la tour de Ségovie pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Et comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connaissance du roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrais être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, et ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation,

plusieurs valets qui apportaient le souper entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles, et trois grands plats, dans l'un desquels il y avait un civet de lièvre avec beaucoup d'oignon, d'huile et de safran; dans l'autre une *olla podrida* *; et dans le troisième un dindonneau sur une marmelade de *berengena* **. Lorsque Tordesillas vit que nous avions tout ce qu'il nous fallait, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assîmes tous deux à table vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit après deux jours de diète. En parlant de cette sorte il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginait servir un affamé, et il avait effectivement sujet de penser que j'allais m'empiffrer de ses ragoûts. Néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restaient dans la

* *Olla podrida* est un composé de toutes sortes de viandes.

** *Berengena*, petite citrouille appelée *pomme d'amour*.

bouche, tant j'avais le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venaient sans cesse l'affliger, mon châtelain avait beau m'exciter à boire et vanter l'excellence de son vin, m'eût-il donné du nectar, je l'aurais alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et, s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un style égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurais pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venait de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenait trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement; quand sa colère sera passée, et qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paraîtrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit et fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux

flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui était attachée au mur.

## CHAPITRE V.

*Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir, et du bruit qui le réveilla.*

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordesillas m'avait appris. Je suis donc ici, disais-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne! Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune! Car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime; s'il était dans un âge plus avancé, le roi peut-être n'aurait fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince ni celui du duc de Lerme? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos, son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenais toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespérait, et dont mon esprit ne pouvait se détacher, c'était le pillage auquel je m'imaginais bien que tous mes effets avaient été abandonnés. Mon coffre-fort, m'écriais-je, mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avais gagnées ! Je me peignais le désordre qui devait régner dans ma maison, et je faisais sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable ; le sommeil, qui m'avait fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avais soufferte, ainsi que les vapeurs des viandes et du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément ; et, selon toutes les apparences, le jour m'aurait surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare et la voix d'un

homme en même temps. J'écoute avec attention ; je n'entends plus rien ; je crois que c'est un songe. Mais un instant après, mon oreille fut frappée du son du même instrument et de la même voix, qui chanta les vers suivans :

*Ay de my ! un anno felice*
*Parece un soplo ligero ;*
*Però sin dicha un instante*
*Es un siglo de tormento* *.

Ce couplet, qui paraissait avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disais-je, la vérité de ces paroles : il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations pourtant finirent avec la nuit, et les premiers rayons du soleil dont ma chambre fut éclairée calmèrent un peu mes inquiétudes. Je

* Hélas ! une année de plaisir passe comme un vent léger ; mais un moment de malheur est un siècle de tourmens.

me levai pour aller ouvrir ma fenêtre et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avait fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avait dit. L'Érêma, que je croyais du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paraient ses *bords fleuris*, et la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étaient incultes. Apparemment que je n'en étais pas encore à cette douce mélancolie qui devait me faire voir les choses autrement que je ne les voyais alors.

Je commençai à m'habiller, et déjà j'étais à demi vêtu quand Tordesillas arriva suivi d'une vieille servante qui m'apportait des chemises et des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas; j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Eh bien, ajouta-il, comment avez-vous passé la nuit? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens? Je dormirais peut-être encore, lui répondis-je, si je n'eusse été réveillé

par une voix accompagnée d'une guitare. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'état qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, et il a une figure tout aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux et manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens : vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément.

Je témoignai à don André que j'étais très-sensible à la permission qu'il me donnait d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier ; et, comme je marquai quelque impatience de connaître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même ; il me fit dîner avec don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine et par sa beauté. Jugez quel il devait être pour faire une impression si forte sur des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous voir un homme fait à plaisir, un de ces héros de romans qui n'avaient qu'à se montrer pour causer des insomnies

aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avait doué Cogollos de beaucoup d'esprit et de valeur. C'était un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connaissance, et devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisait nous fut très-utile, puisque, par nos conversations, nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée j'entrai dans sa chambre comme il se disposait à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avait là pour tout siége; et lui, s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, et chanta dessus des paroles qui exprimaient le désespoir où la cruauté d'une dame ré-

duisait un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries : vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyais de diamant, pour attendrir une dame qui me traitait avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire; vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs.

---

## CHAPITRE VI.

*Histoire de don Gaston de Cogollos et de dona Helena de Galisteo.*

Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir dona Éléonor de Laxarilla, ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille-Vieille, et qui n'a point d'autre héritier que

moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisaient face aux jalousies d'une dame qui demeurait vis-à-vis, et que je pouvais facilement remarquer, tant ses grilles étaient peu serrées et la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité ; et je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle s'en aperçut bien ; mais elle n'était pas fille à faire trophée d'une pareille observation, et encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus savoir le nom de cette dangereuse personne qui troublait si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommait dona Helena ; qu'elle était fille unique de don George de Galisteo, qui possédait à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un revenu considérable ; qu'il se présentait souvent des partis pour elle, mais que son père les rejetait tous, parce qu'il était dans le dessein de la marier à don Augustin de Olighera son neveu, qui, en attendant ce

mariage, avait la liberté de voir et d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point : au contraire, j'en devins plus amoureux; et l'orgueilleux plaisir de supplanter un rival aimé m'excita peut-être autant que mon amour à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de supplians à Félicia sa suivante, comme pour implorer son secours; je fis même parler mes doigts. Mais ces galanteries furent inutiles; je ne tirai pas plus de raisons de la soubrette que de la maîtresse : elles firent toutes deux les cruelles et les inaccessibles.

Puisqu'elles refusaient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne pour déterrer les connaissances que Félicia pouvait avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame, appelée Théodora, était sa meilleure amie, et qu'elles se voyaient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai, par mes présens, à me servir. Elle prit parti pour moi, pro-

mit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, et tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir! Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts; et si je pouvais faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux; mais, avec toute ma bonne volonté, je ne sais si je vous serai d'un grand secours. Il ne faut point vous flatter: vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier; et quelle dame encore! Une dame si fière et si dissimulée, que si, par votre constance et par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah! ma chère Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connaître tous les obstacles que j'ai à surmonter? ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me

désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, et lui mis au doigt un diamant de trois cents pistoles, et lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle était trop émue de mes discours et trop contente de mes manières pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï; il vient au logis voir librement sa cousine; il lui parle quand il lui plaît, et c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours rend leur commerce un peu languissant : ils me paraissent se quitter sans peine, et se revoir sans plaisir; on dirait qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous et lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que dona Helena. Ne perdez donc pas courage; continuez vos

galanterie. Je vous seconderai; je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser; à travers sa dissimulation je démêlerai bien ses sentimens.

Nous nous séparâmes, Félicia et moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai sur nouveaux frais à lorgner la fille de don George; je la régalai d'une sérénade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda si elle s'était divertie. La voix, dit dona Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées, répliqua la soubrette, ne sont-elles pas fort touchantes? C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant: je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guère de savoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, et bien fou de passer son temps à regarder nos jalousies. Ce n'est

peut-être pas lui, dit la maîtresse d'un air froid; c'est quelque autre cavalier, qui vient, par ce concert, de me déclarer sa passion. Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'est don Gaston lui-même; à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue, et priée de vous dire de sa part qu'il vous adore malgré les rigueurs dont vous payez son amour; et qu'enfin il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins et par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de don George changea tout à coup de visage, et, regardant sa suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports; et, si ce jeune téméraire ose encore vous parler, dites-lui qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas que moi de ses galanteries, et qu'il choisisse un plus honnête passe-temps que celui d'être toute la journée à ses fenêtres, à

observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidèlement détaillé, dans une seconde entrevue, par Félicia, qui, prétendant qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, voulait me persuader que mes affaires allaient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendais pas finesse, et qui ne croyais pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiais des commentaires qu'elle me faisait. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier et de l'encre à son amie, et me dit : Seigneur cavalier, écrivez tout à l'heure à dona Helena en amant désespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, et surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paraître à vos fenêtres. Promettez d'obéir; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela comme vous le savez si bien faire, vous autres cavaliers, et je me charge du reste. J'espère que l'événement fera plus d'honneur que vous n'en faites à ma pénétration.

J'aurais été le premier amant qui, trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maî-

tressé, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia qui sourit après l'avoir lue, et me dit que, si les femmes savaient l'art d'entêter les hommes, en récompense les hommes n'ignoraient pas celui d'enjôler les femmes. La soubrette prit mon billet; puis, m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don George.

Madame, dit-elle en arrivant à dona Helena, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, et de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, et comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avais parlé de sa part. Alors, prompte et fidèle à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui; je l'ai chargé d'injures, et laissé dans la rue tout étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit dona Helena, que vous m'ayez débarrassée de cet importun; mais il n'était pas nécessaire de lui parler brutalement : il faut toujours qu'une fille ait

de la douceur. Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux; on n'en vient pas même à bout par des fureurs et des emportemens. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop long-temps. Je dis trop long-temps, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendais plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée, que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une syllabe. Pendant ce temps-là, qu'a-t-il fait? Il m'a glissé dans la main un papier que j'ai gardé sans savoir ce que je faisais, et il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui, l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, et fit ensuite la réservée. En vérité, Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle, d'avoir reçu ce

billet. Que peut penser de cela don Gaston? et qu'en dois-je croire moi-même? Vous me donnez lieu, par votre conduite, de me défier de votre fidélité, et à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis et relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh! que non, madame, lui répondit la soubrette, il ne saurait avoir cette pensée; et, supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas long-temps. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre, que vous l'avez regardée d'un air glacé, et qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit dona Helena, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serais bien embarrassée s'il me fallait seulement en dire deux paroles. La fille de don George ne se contenta pas de parler de cette sorte; elle déchira mon billet, et défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avais promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisait, je les tins fermées plusieurs jours,

pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais, au défaut des mines qui m'étaient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens; et déjà les guitares se faisaient entendre, lorsqu'un cavalier, l'épée à la main, vint troubler le concert en frappant à droite et à gauche sur les concertans, qui prirent aussitôt la fuite. La fureur qui animait cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir, et nous commençons un rude combat. Dona Helena et sa suivante entendent le bruit des épées; elles regardent au travers de leurs jalousies, et voient deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent don George et ses valets à se lever. Ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans; mais ils arrivèrent trop tard. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un cavalier noyé dans son sang et presque sans vie, et ils reconnurent que j'étais ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Tout le monde me plaignit, et particulièrement dona Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous ? Ce n'était plus cette fille qui se faisait un point d'honneur de paraître insensible à mes galanteries, c'était une tendre amante qui s'abandonnait sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, et à maudire son cousin don Augustin de Olighera, qu'elles jugeaient devoir être l'auteur de leurs larmes, comme en effet c'était lui qui avait si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'était aperçu de mes intentions sans en rien témoigner; et, s'imaginant qu'elle y répondait, il avait fait cette action vigoureuse pour montrer qu'il était moins endurant qu'on ne le croyait. Néanmoins ce triste accident fut, peu de temps après, suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étais, l'habileté des chirurgiens me tira bientôt d'affaire. Je gardais encore la chambre quand dona Éléonor, ma tante, alla trouver don George, et lui demanda pour moi

dona Helena. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardait alors don Augustin comme un homme qu'il ne reverrait peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendait que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighera avait eu la liberté de la voir et tout le loisir de s'en faire aimer, mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avait été sensible au malheureux succès de mon combat : si bien que, ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène, je bénissais ma blessure, puisqu'elle avait de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don George la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi ! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma ten-

dresse, ne faisait aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoua que je ne la devais point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, et d'imaginer des fêtes galantes en attendant le jour de nos noces, qui devait être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la noblesse de Coria et des environs se préparait à briller.

Je donnai un grand repas, à une superbe maison de plaisance que ma tante avait aux portes de la ville, du côté de Manroi. Don George et sa fille, avec tous leurs parens et amis, en étaient. On y avait préparé, par mon ordre un concert de voix et d'instrumens, et fait venir une troupe de comédiens de campagne pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on vint me dire à l'oreille qu'il y avait dans une salle un homme qui demandait à me parler. Je me levai de table pour aller voir qui c'était. Je trouvai un inconnu qui avait l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris, et qui contenait ces paroles :

*Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, et vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser dona Helena.*

Don Augustin de Olighera.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avais à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie pour aller chercher sur-le-champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, et dis à l'homme qui m'avait remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoie que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui pour n'être pas demain avant le lever du soleil dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, et repris ma place à table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passait en moi. Je parus, pendant le reste de la journée, occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, et chacun rentra dans la ville de la même manière qu'il en était sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre l'air le lendemain matin; mais ce n'était que pour me trouver plus tôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour. Sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, et je partis tout seul, comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt : c'était mon rival. Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux

mains une seconde fois avec vous; mais c'est votre faute : après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grâce à la fille de don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela, si vous persistiez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elles ne le sont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant; et je vais vous faire voir que, le jour comme la nuit, je sais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avais affaire à un ennemi qui savait mieux se battre que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il était consommé dans l'escrime : je ne pouvais exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il

arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus faible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, et tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venait de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'était connue. Ensuite je lui dis : Mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connaissance de cet événement, prends un bon cheval, et va informer ma tante de cette aventure. Demande-lui de ma part de l'or et des pierreries, et viens me joindre à Plazencia : tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia ; il me dit que dona Éléonor avait été plus réjouie qu'affligée du combat, qui réparait l'affront que j'avais reçu au premier, et qu'elle m'envoyait tout son or et toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille nouvelle pour aller dans le royaume de Valence m'embarquer à Denia; je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours et d'y paraître avec agrément.

Tandis que, loin de mon Helena, je me disposais à tromper, autant qu'il me serait possible, mon amour et mes ennuis, cette dame, à Coria, pleurait en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisait contre moi au sujet de la mort d'Olighera, elle souhaitait qu'un prompt accommodement les fît cesser et hâtât mon retour. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle m'avait perdu, et je crois que sa constance aurait toujours triomphé du temps, si elle n'eût eu que le temps à combattre; mais elle eut des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une succession qui lui avait été vainement disputée par don Miguel de Caprara, son cousin, et il s'établit dans ce pays-là, le trou-

vant plus agréable que le sien. Combados était bien fait; il paraissait doux et poli, et il avait l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connaissance avec les honnêtes gens de la ville, et su toutes les affaires des uns et des autres.

Il n'ignora pas long-temps que don George avait une fille dont la beauté dangereuse semblait n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité; il eut envie de voir une dame si redoutable: il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, et la gagna si bien, que le vieillard, le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison et la liberté de parler en sa présence à dona Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle; c'était un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don George, qui lui dit qu'il agréait sa recherche; mais que, ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissait maîtresse de sa main. Là-dessus don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle était occupée de moi. Felicia était pourtant dans les intérêts

du cavalier, qui l'avait engagée par des présens à servir son amour; elle y employait toute son adresse. D'un autre côté, le père secondait la suivante par des remontrances, et néanmoins ils ne firent tous deux, pendant une année entière, que tourmenter dona Helena, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados, voyant que don George et Felicia s'intéressaient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé : nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : *Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier espagnol nommé don Gaston de Cogollos; il se dit neveu et unique héritier d'une riche veuve qui demeure à Coria sous le nom de dona Éléonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur; mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela; mandez-moi donc, je vous prie, si vous connais-*

*sez ce don Gaston et en quoi consistent les biens de sa tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce.... etc.*

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amans, et la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bonhomme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connaissaient Hélène pour une fille fière et capable de prendre son parti sur-le-champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don George se chargea de lui annoncer lui-même mon changement, et, pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand qui aurait reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avaient formé. Le père, avec une émotion où il y avait en apparence de la colère et du dépit, dit à dona Helena : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille ; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de don Gaston : mourez de honte de lui être si fidèle; c'est un volage,

un perfide; voici une preuve certaine de son infidélité : lisez vous-même cette lettre qu'un marchand de Coria vientde recevoir d'Italie. La tremblante Hélène prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, et demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes; mais bientôt, rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, et dit d'un ton ferme à son père : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma faiblesse, soyez-le aussi de la victoire que je remporte sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaston; je ne vois en lui que le dernier des hommes : n'en parlons plus. Allons, je suis prête à suivre don Blas à l'autel; que mon hymen précède celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour. Don George, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenait et s'applaudissant de l'heureux succès du stratagême, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie; elle se livra brusquement à Combados, sans vou-

loir entendre l'amour, qui lui parlait pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui aurait dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption ; le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginait que j'avais faite à sa beauté l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la lettre du marchand pouvait avoir été supposée, et ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laissait point à sa femme le temps de nourrir des pensées contraires à son repos : il ne songeait qu'à l'amuser, et il y réussissait par une succession continuelle de plaisirs différens qu'il avait l'art d'inventer.

Elle paraissait très-contente d'un époux si galant, et ils vivaient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parens de don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étais alors à Reggio, dans la Calabre ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, et je me rendis

enfin à Coria sur les ailes de l'amour. Dona Éléonor, qui ne m'avait pas mandé le mariage de la fille de don George, me l'apprit à mon arrivée, et remarquant qu'il m'affligeait : Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre mémoire une personne qui n'est pas digne de l'occuper.

Comme ma tante ignorait qu'on eût trompé dona Helena, elle avait raison de me parler ainsi, et elle ne pouvait me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étais pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de savoir de quelle manière ce mariage avait été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Felicia, c'est-à-dire à la dame Théodora, dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle; j'y trouvai par hasard Felicia, qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, et voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugeait bien que je

lui demanderais. Je l'arrêtai. Pourquoi me fuyez-vous? lui dis-je; la parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié? vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes? ou cherchez-vous seulement à m'échapper pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, et j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. O ciel! répliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagême dont s'était servi Combados pour m'enlever dona Helena; et s'apercevant que son récit me perçait le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir, en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée; enfin elle me donna des espérances qui soulagèrent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle

eut à essuyer de la part de dona Helena pour la faire consentir à me voir; elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles qu'on me ferait entrer secrètement chez don Blas la première fois qu'il irait à une terre où il allait de temps en temps chasser, et où il demeurait ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt : le mari partit pour la campagne; on eut soin de m'en avertir, et de m'introduire une nuit dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches; on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le passé, me dit la dame; il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, et vous êtes dans l'erreur si vous me croyez disposée à flatter vos sentimens. Je vous le déclare, don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrète entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serais-je plus satisfaite de mon sort s'il était lié au vôtre; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh quoi ! madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue, ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer, il faut encore que je vous bannisse de ma pensée ! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste ! Ah ! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé de reprendre son cœur ? Connaissez-vous mieux que vous ne faites, et cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Eh bien, répliqua-t-elle avec précipitation ; cessez donc aussi d'espérer que je paie votre passion de quelque reconnaissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire : l'épouse de don Blas ne sera point l'amante de don Gaston ; prenez sur cela votre parti : fuyez ; finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, et que je me ferais un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtaient toute espérance, je tombai aux genoux de la dame, je lui tins des discours touchans, j'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir ; mais tout

cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paraître, et qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières et les pleurs, ma tendresse se changea tout à coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hélène, qui ne s'aperçut pas plus tôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle; est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer et faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédait, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritaient, je ne songeais qu'à tromper les efforts que faisaient la maîtresse et la suivante pour me sauver de ma funeste main, et je n'y aurais sans doute réussi que trop tôt, si don Blas, qui avait été averti de notre entrevue, et qui, au lieu d'aller à la campagne, s'était caché derrière une tapisserie pour entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elles. Don Gaston, s'écria-

t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, et ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Est-ce à vous lui dis-je, à me détourner de ma résolution ? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense; n'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme, en faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance? Percez-moi, pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer dona Helena qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, et je sais si bon gré à mon épouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollós, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un faible amant; soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, et réveilla ma vertu. Je me retirai dans le des-

sein de m'éloigner d'Hélène et des lieux qu'elle habitait, et deux jours après je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paraître à la cour et à m'y faire des amis; mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villaréal, grand seigneur portugais, qui, pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a su que j'avais été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter et conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet; il ne saurait faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble et Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit, après quoi je lui dis pour le consoler: Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce, qui tournera sans doute dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable, pour

rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison.

---

## CHAPITRE VII.

*Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles.*

Notre conversation fut interrompue par Tordésillas, qui entra dans la chambre et m'adressa la parole dans ces termes: Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison; il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier; et sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité, il m'a paru fort mortifié. Noble châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici; je suis son premier domestique, et vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité; j'espère que vous ne me

refuserez pas la grâce d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordesillas qu'il ne pouvait me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avait à me dire des choses qu'il m'importait fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devait offrir à mes yeux mon fidèle Scipion, car je ne doutais pas que ce ne fût lui, et je ne me trompais point. On le fit entrer sur le soir dans la tour, et sa joie, que la mienne seule pouvait égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut; de mon côté dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, et il me serra sans façon entre les siens. Le maître et le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étaient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avait laissé mon hôtel. Vous n'avez

plus d'hôtel, me répondit-il; et, pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés, tant par des archers que par vos propres domestiques, qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Salero, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette tour, où je ne vous crois pas pour long-temps pensionnaire de sa majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il savait que son excellence n'avait point de part à ma disgrâce. Oh! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert, par le ministère

d'un valet que la señora Sirena recevait sous un autre nom le prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'était le comte de Lemos qui conduisait cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le duc d'Uzède, et lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de sa majesté qui fait enfermer sur-le-champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzède, ou, pour mieux dire, de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourraient se rétablir avec le temps; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettrait tout en œuvre pour faire revenir

ce seigneur à la cour; et je me flattai que son excellence ne m'oublierait point. La belle chose que l'espérance! Elle me consola tout à coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirais peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune voulait se servir pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle manière je raisonnais en moi-même : Le premier ministre a pour partisans don Fernand Borgia, le père Jérôme de Florence, et surtout le frère Louis d'Aliage, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissans, son excellence coulera tous ses ennemis à fond; ou bien l'état pourra bientôt changer de face. Sa majesté est fort valétudinaire : dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lemos, qui me tirera aussitôt d'ici, pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bienfaits. Ainsi, déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentais presque plus les maux

présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disait avoir mis en dépôt chez l'orfévre contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étais trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avait préservé du pillage; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnaissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvais faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il; souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre: je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un et l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, et, pour la commencer, je vais prier

le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il; vous me prévenez : j'allais vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, et voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable; de sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier, et un espion.

Ces avantages étaient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

## CHAPITRE VIII.

*Du premier voyage que Scipion fit à Madrid; quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.*

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis quand ils sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avait fait paraître, je ne pouvais plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi, plus de subordination entre Gil Blas et son secrétaire; plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table.

Il y avait dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaîté; on aurait pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il était homme de tête, et je me trouvais bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble

que je ne ferais pas mal d'écrire au duc de Lerme; cela ne saurait produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? Eh mais ! répondit-il, les grands sont si différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre sera reçue. Cependant je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon patron ; sa bonté m'est connue ; je suis persuadé qu'il compatit à mes peines, et qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il ; je souhaite que vous jugiez sainement de son excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante, je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier et de l'encre ; je composai

un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, et que Tordésillas mit au-dessus des homélies mêmes de l'archevêque de Grenade.

Je me flattais que le duc de Lerme serait ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisais d'un état misérable où je n'étais point, et, dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid, qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au duc. Monseigneur, dit Scipion à son excellence, en lui présentant le paquet dont il était chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très-humblement de lire cette lettre, qu'un guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre et la parcourut des yeux; mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure, bien loin d'en paraître touché, il éleva la voix, et dit d'un air furieux au courrier, devant quelques personnes qui pouvaient l'entendre : Ami, dites à Santillane que je

le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il était, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi. Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre excellence. Le duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le regardant de travers et en lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitait, pour mieux cacher la part qu'il avait eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne, et c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agens dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étais trouvé le premier jour de ma prison Je me crus même

encore plus malheureux, puisque je n'avais plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit; et quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressait à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine*. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordésillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut, avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je; avec votre assis-

* C'était la déesse qui présidait aux funerailles.

tance, je suis sûr que je serai, dans peu de jours, guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez : nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train, que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avait fait venir un religieux de Saint-François pour me disposer à bien mourir; déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'était retiré; et moi-même, croyant que je touchais à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit. Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avaient affaibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père et à ma mère, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés, malgré l'indifférence

dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de ma part de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux; et s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon était affligé de ma perte : ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendais donc à passer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui, selon leur pronostic, devait m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avait fait concevoir; et, rendu à moi-

même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel, comme d'une grâce particulière qu'il m'avait faite, et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudrait m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortais de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit que pour en hâter l'exécution, il prétendait retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connais une personne qui pourra vous servir; c'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir pour vous auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite!

## CHAPITRE IX.

*Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble.*

Scipion partit donc encore pour Madrid; et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordésillas me fournissait plus de livres que je n'en voulais. Il les empruntait d'un vieux commandeur qui ne savait pas lire, et qui ne laissait pas d'avoir une belle bibliothèque pour se donner un air de savant. J'aimais surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvais à tout moment des passages qui flattaient mon aversion pour la cour et mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un air gai : Pour le coup, seigneur de Santillane, je vous apporte de

bonnes nouvelles. Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa suivante, à ma prière, et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher; et ce prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour aller reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avait, non sans peine, obtenu du roi ma liberté; ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, grâces au ciel, vous êtes libre; les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa majesté vous défend de vous montrer à la cour, et vous

ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendais du roi qu'une grâce, il m'en fait deux.

Étant donc assuré que je n'étais plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, et remercié mille fois Tordésillas de tous les témoignages d'amitié que j'avais reçus de lui. Nous prîmes gaîment la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avait dans chacun cinq cents doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, je serais satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agré-

mens de la vie champêtre une idée qui m'enchante et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols et murmurer les ruisseaux : tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, et tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter; quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous; et cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices, et merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des

Diogènes? Quand nous ne ferions pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterions pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la famine et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans sa maison*, dit Hésiode, *ne nuit pas ; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux*, ajoute-t-il, *posséder chez soi les choses nécessaires que de souhaiter de les avoir.*

Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les poëtes grecs ! Eh ! où avez-vous fait connaissance avec Hésiode ? Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps, à Salamanque, un pédant qui était grand commentateur. Il vous faisait en moins de rien un gros volume : il le composait de passages hébreux, grecs et latins, qu'il ti-

rait des livres de sa bibliothèque et traduisait en castillan. Comme j'étais son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quelle royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions élablir notre résidence philosophique ? J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Eh bien, lui dis-je, soit ; arrêtons-nous à l'Aragon : j'y consens. Puissions nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination !

## CHAPITRE X.

*Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, et de quel événement cette rencontre fut suivie.*

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Scipion avait logé dans ses voyages; et la première chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Salero pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois, qui devient beau-père d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis, changeant de discours et venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que.... Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfévre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étaient écrits sur des étiquettes : *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane*. Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié.

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avait fait; et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avaient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allais et venais dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinhach, cet officier de la garde alle-

mande chez lequel don Alphonse avait été élevé.

Je saluai ce cavalier allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi, et m'embrassa. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles des seigneurs don César et don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et, de plus, logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en reconnaissance des services que ses aïeux ont rendus à l'état. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux; et cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la vertu.

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en fallait penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connaissance de ce qu'il me contait. Je lui témoignai une si vive

impatience de saluer mes anciens maîtres, que, pour la satisfaire, il me mena chez lui sur-le-champ. J'étais curieux d'éprouver don Alphonse, et de juger, par la réception qu'il me ferait, s'il lui restait encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle où il jouait aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu et se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avança vers moi avec transport, et me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquait une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu ! J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avais prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva : vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pourtant pas un crime ; je vous sais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce temps-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles, et m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où don Fernand mon beau-frère m'avait mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il,

apprenez-moi ce que vous faites à Madrid, Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupais à la cour un poste assez considérable. J'avais l'honneur d'être secrétaire et confident du duc de Lerme. Serait-il possible ? s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement. Quoi ! vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre ? J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avais prise d'acheter, du peu de bien qui me restait de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous ne serez plus le jouet de la fortune : je veux vous affranchir de son pouvoir en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la cam-

pagne, je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connaissez : c'est un présent que nous sommes en état de vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main, et, plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la connaissance d'un service que je vous ai rendu ; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnaissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'était que ce prétendu service. Je lui appris et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il était bien éloigné de penser, aussi-bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil

Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension. — Halte-là, seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit: ne réveillez pas mon avarice; les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs; je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs; mais cela me suffit; et loin d'en désirer davantage, je consentirais plutôt de perdre ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva; il ne fit guère moins paraître de joie que son fils en me voyant; et lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avait, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin, le père et le fils me menèrent sur-le-champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auraient

signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'était plus à eux, et que j'en pourrais aller prendre possession quand il me plairait; *ils* s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach; et moi je volai à notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venais de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine? me dit-il. Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je; et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude; je la connais pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva : c'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo et d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre ermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être

que toi, lui repartis-je; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation : je prétends les aller chercher pour les mener à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours ; le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me punirait si j'y manquais. Scipion loua fort mon dessein ; il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de temps me dit-il ; je me suis assuré déjà d'une chaise roulante ; achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviédo. Oui mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il nous sera possible ; je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau, et je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

*Inveni portum. Spes et Fortuna, valete.*
*Sat me lusistis ; ludite nunc alios.*

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

# LIVRE DIXIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Gil Blas part pour les Asturies; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître; il rencontre par hasard le seigneur Manuel Ordoñez, administrateur de l'hôpital.*

Dans le temps que je me disposais à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape, voulant établir l'inquisition dans le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connaissaient parfaitement ce nouveau membre du sacré collége trouvèrent comme moi que l'église venait de faire une belle acquisition.

Scipion, qui aurait mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le cardinal. Peut-être, me dit-il, que son éminence, vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paraître irritée contre vous, et pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirais incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias? Je vous l'ai dit, et je vous le répète, quand le duc de Lerme me rendrait ses bonnes grâces, quand il m'offrirait la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserais. Mon parti est pris; je veux aller à Oviédo chercher mes parens, et me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à parler; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, et tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon secrétaire un

peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite? ce soupçon blesse mon zèle et mon attachement. Quoi! Scipion, ce fidèle serviteur, qui, pour partager vos peines, aurait volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagnerait qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices! non, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice: lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restait point encore en vous quelque semence d'ambition. Eh bien, puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour pour aller jouir de ces plaisirs innocens et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux, dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de He-

narès, et le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordésillas, je gagnai Pennafiel sur le Duero, et le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir; mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause. Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai long-temps exercé ici la médecine : ma conscience m'en fait de secrets reproches dans ce moment; il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination! dit mon secrétaire; en vérité, seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords? Oh que non! ils vont toujours leur train le plus tranquillement du monde, rejetant sur la nature les accidens funestes, et se faisant honneur des événemens heureux.

Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je suivais fidèlement la méthode, était de ce caractère-là; il avait beau voir périr tous les jours vingt personnes entre

ses mains; il était si persuadé de l'excellence de la saignée du bras et de la fréquente boisson, qu'il appelait ces deux spécifiques pour toutes sortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyait que les malades ne mouraient que faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés. Vive Dieu ! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir et de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore et qu'il soit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire, car il était déjà vieux quand je le quittai, et il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'était pas encore mort, mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvemens, il avait abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étaient mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valait guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc

de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main : il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui était autrefois votre commensal et votre substitut ? Quoi ! c'est vous, Santillane ? me répondit-il en m'embrassant ; je ne vous aurais pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir : qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? vous avez sans doute toujours pratiqué la médecine ? C'est à quoi, repris-je, j'avais assez de penchant ; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado ; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin ; por-

que le ciel vous eût fait la grâce de vous préserver de l'amour dangereux de la chimie. Ah ! mon fils, poursuivit-il d'un air douloureux, quel changement dans la médecine depuis quelques années ! On ôte à cet art l'honneur et la dignité. Cet art, qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption et à l'*impéritie;* car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt*. On voit dans cette ville des médecins ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine, *currus triumphalis antimonii;* des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je ? tout est méconnaissable dans leur méthode. La saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage ; les purgatifs, autrefois doux et benins, sont changés en émétique et en kermès. Ce n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit

les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le kermès sans savoir ce que c'était, et donnai au diable, à tout hasard, ceux qui l'ont inventé. Scipion, remarquant que je m'égayais dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chimie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, était si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parlaient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sang ne peut mentir ; je servirais volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans dont vous vous plaignez avec tant de justice et d'éloquence. Quels désordres ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile !

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin encore que vous ne pensez. Il ne m'a servi

de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être dès qu'il ne faut que donner du kermès et de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie; ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes et les potions cordiales, et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusque dans les cloîtres; il y a parmi les moines des frères qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chimie et font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrégent la vie de leurs révérends pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le kermès, uni avec l'émétique et la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs; je gémis avec vous, et partage vos alarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode

si différente de la vôtre. Je crains fort que la chimie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnaie cause la ruine des états. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas près d'arriver !

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paraître une vieille servante qui apportait au docteur une soucoupe sur laquelle il y avait un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une était pleine d'eau, et l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avait à la vérité les deux tiers d'eau; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnait sujet de lui faire. Ah ! ah ! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait : vous buvez du vin, vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson; vous qui, pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bu que de l'eau, depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même ? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque, dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; que, sur cette définition, vous déplorez l'igno-

rance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier ?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin ; si je buvais du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous avez reconnu votre erreur, et que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrassèrent un peu notre docteur. Il ne pouvait nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte et la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisais un juste reproche, il ne savait que me répondre. Pour le tirer d'un si grand embarras, je changeai de matière : et un moment après je pris congé de lui,

en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux praticiens. Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado! ne vous lassez point de décrier les kermès, et frondez sans cesse la saignée du pied. Si, malgré votre zèle et votre amour pour l'*orthodoxie* médicinale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire et moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant et original de ce docteur, il passa près de nous, dans la rue, un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchait les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordoñez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant: Serviteur au vénérable et discret seigneur Manuel Ordoñez, l'homme du monde le plus propre à conserver le

bien des pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, et me répondit que mes traits ne lui étaient pas inconnus, mais qu'il ne pouvait se rappeler où il m'avait vu. J'allais, repris-je, chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nuñez. Ah! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfans; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Eh! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appelez-vous des œuvres mêlées? me répliqua-t-il. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose; il fait des comédies et des romans; en un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulan-

ger ? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je le crois aussi pauvre que Job. Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordoñez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant qu'il lui plaira; ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je; la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice aurait beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre seigneurie; il roulerait aujourd'hui sur l'or. Il serait du moins fort à son aise, dit Manuel. Je l'aimais, et j'allais, en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel-esprit. Il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étaient dans cette ville; la pièce réussit, et la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Véga; et préférant la fumée des applaudissemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparait, il

me demanda son congé. Je lui remontrai vainement qu'il laissait l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînait. Il ne connaissait pas son bonheur, ajouta-t-il, le garçon que j'ai pris après lui pour me servir en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice, avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, et qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritait; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

---

## CHAPITRE II.

*Gil Blas continue son voyage et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son père; suites de cette mort.*

De Valladolid nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré

le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y aurait eu pourtant un assez beau coup à faire, et deux habitans seulement d'un souterrain nous auraient sans peine enlevé nos doublons : car je n'avais pas appris à la cour à devenir brave ; et Bertrand, mon *moço de mulas*, ne paraissait pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avait que Scipion qui fût un peu spadassin.

Il était nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie, tout près de chez mon oncle le chanoine Gil Perez. J'étais bien aise de m'informer dans quel état se trouvaient mes parens avant que de me présenter devant eux ; et pour le savoir, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connaissais pour des gens qui ne pouvaient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte, m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par saint Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui, vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même : il n'a presque point changé ; c'est

ce petit éveillé de Gil Blas, qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros. Il me semble que je le vois encore qui vient, avec sa bouteille, chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire; mais de grâce apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation? Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse; dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre qu'eux. Le bonhomme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin, selon toutes les apparences: votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étais fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie; et, suivi de mon

secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits: Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquait bien la pauvreté d'un écuyer, touchait à son dernier moment. Quoique environné des ombres de la mort, il avait encore quelque connaissance. Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas, votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençaient à se fermer pour jamais; il les attacha sur moi; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvait, que j'étais touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut

pas la force. Je pris une de ses mains; et tandis que je la baignais de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir,

Ma mère était trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisait pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochais de ne l'avoir point secouru; et quand je pensais que j'avais eu cette dureté, je me regardais comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat, et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Fils dénaturé, me disais-je à moi-même, considère, pour ton supplice, la misère où sont tes parens. Si tu leur avais fait quelque part du superflu des biens que tu possédais avant ta prison, tu leur aurais procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurais peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez était retombé en enfance. Il n'avait plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y parut pas sensible. Ma mère avait beau lui dire que j'étais son neveu Gil Blas, il m'envisageait d'un air imbécile, sans répondre rien. Quand le sang et la reconnaissance ne m'auraient pas obligé de plaindre un oncle à qui je devais tant, je n'aurais pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là Scipion gardait un morne silence, partageait mes peines, et confondait par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudrait m'entretenir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connaissait pas pourrait la gêner, je le tirai à part, et lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère ; elle te croirait peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre ;

et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous était arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avait essuyés dans des maisons où elle avait été duègne, et me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurais pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la bonne dame était un peu prolixe dans ses récits; elle m'aurait fait grâce des trois quarts de son histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures, mais, lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'était venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il

vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnaître; et quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous; et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étais occupé que de ma fortune; et l'ambition qui me dominait ne me permettait guère de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans cette disposition, je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étais plus riche qu'un juif, il venait me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin; il me reprocha même, dans des termes peu

mesurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et perdant patience je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre; j'aurais dû faire réflexion que ce n'était pas votre faute si l'épicier manquait de politesse, et que son conseil ne laissait pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. La voix du sang se fit entendre; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parens; et rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice et par l'ambition. Mais dans la suite, ayant été enfermé, par ordre du roi, dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, et qui m'ont entiérement détaché de la cour. Je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturies

que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposais d'y mener aussi mon père; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous sais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère: et je m'en irais avec vous sans balancer, si je n'y trouvais des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est; et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi: c'est mon secrétaire; il a de l'esprit et du zèle, nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint. Il était déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivait fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avais à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissait : Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez-garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne saurait être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus malaisés. Madame, repartit Scipion, quand il aurait été encore plus pauvre, je n'en rabattrais pas de deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon maître : il a été favori du duc de Lerme, son père doit-être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire ; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Un reste de vanité que je conservais encore se réveilla dans cette occasion : je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissait

aucun héritage, je ferais admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'était point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs : tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation. Ce ministre fait à la hâte, disait l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avait point pour le nourrir. Il aurait mieux valu, disait l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand et moi, quand nous sortîmes de l'église; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, et conduisirent

Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'était attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, et protestât publiquement qu'elle était fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où était ma chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auraient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisait, et qui étaient autant d'effets des discours que le jeune épicier avait tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurais fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avait régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userais avec elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner;

mais, comme il ne paraît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère; je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, et dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château? Je n'en sais rien, repartit-elle. Vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez; elle sera ma bru; je serai sa belle-mère; nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier; mais, quand la fantaisie m'en prendrait, je vous réponds que j'obligerais bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est répondre témérairement, reprit ma mère; et je demanderais caution de la caution. Je ne voudrais pas même jurer que, dans nos brouilleries, vous ne prissiez plutôt le parti de votre épouse que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversa-

tion ; je crois comme vous que les brus dociles sont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, et lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée; après quoi, je payai la première année d'avance; et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Étienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance!

## CHAPITRE III.

*Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias : description de son château ; comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva.*

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia; et, continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes, au bout de la dixième, à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain, dans la matinée, nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je remarquais que mon secrétaire observait avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offraient à sa vue, à droite et à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevait un de grande apparence, il ne manquait pas de me dire en me le montrant du doigt : Je voudrais bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu

t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins, près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière? s'écria Scipion. Souviens-toi, lui répliquai-je, que je t'en ai toujours fait une description très-modeste. et dès ce moment tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons : c'est mon château.

Comment diable! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison. Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, et entourée de pays plus charmans que les environs mêmes de Séville, appelés par excellence le paradis terrestre. Quand nous

aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût : une rivière l'arrose de ses eaux; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah! mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici long-temps. Je suis ravi, lui répondis-je, que tu sois content de notre asile, dont tu ne connais pas encore tous les agrémens.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte aussitôt que Scipion eut dit que c'était le seigneur Gil Blas de Santillane qui venait prendre possession de son château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre; puis, m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venaient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron; que don César et don Alphonse de Leyva les avaient choisis pour me servir,

l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, était le principal de ces domestiques, et portait la parole. Il m'apprit qu'il avait fait une ample provision des vins les plus estimés en Espagne, et me dit que pour la bonne chère il espérait qu'un garçon comme lui, qui avait été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, saurait composer des ragoûts qui piqueraient ma sensualité. Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir faire. Promenez-vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par votre seigneurie.

Je laisse à penser si je négligeai cette visite; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas : il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes

le moindre endroit à notre curiosité intéressée; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que don César et son fils avaient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens qui étaient aussi bien meublés qu'ils pouvaient l'être sans magnificence. Il y avait dans l'un une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours; le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étaient dans le même goût : c'était une vieille tenture de damas de Gênes, jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auraient été peu prisés, paraissaient là très-considérables.

Après avoir bien examiné toutes choses, nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle, où était dressée une table sur laquelle il y avait deux couverts : nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avait faite. Nous

avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisait pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentaient de grands verres, qu'ils remplissaient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion, n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentait, me le témoignait par des regards parlans, et je lui faisais connaître par les miens que j'étais aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses qui flanquaient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, et acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais et agréable.

Si mon secrétaire avait paru jusque-là fort satisfait de ce qu'il avait vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il est vrai que don César, qui venait de temps en temps à Lirias, prenait plaisir à le

faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisait en descendant toujours au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes, et nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venaient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquelles se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement; et pour nous informer de ce que c'était, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y rencontrâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau, qui, s'étant assemblés là, tiraient et dérouillaient leurs armes

à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venaient d'être avertis. Ils me connaissaient pour la plupart, m'ayant vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plus tôt, qu'ils crièrent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur ! qu'il soit le bien-venu à Lirias ! Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, et me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit sans nous lasser de voir des arbres; tant la posession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine et le marmiton n'étaient pas oisifs pendant ce temps-là; ils travaillaient à nous préparer un repas

supérieur à celui que nous avions fait; et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsque, étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochons, des poulets marinés, et du chocolat à la crême. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène, et de plusieurs autres sortes de vins excellens; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent à me déshabiller; mais, quand ils m'eurent donné ma robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de maître : Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous; et retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, je lui demandai ce qu'il pensait du traitement qu'on me faisait par ordre des seigneurs de

Leyva. Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas, moi, lui répliquai-je; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense; ce serait abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderais point de valets aux gages d'autrui; je croirais n'être pas dans ma maison. D'ailleurs je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques? Non; il ne nous faut avec Bertrand, qu'un cuisinier, un marmiton et un laquais. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus; et se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulais faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

## CHAPITRE IV.

*Il part pour Valence, et va voir les seigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine.*

J'ACHEVAI de me déshabiller, et je me mis au lit, où, ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payaient l'attachement que j'avais eu pour eux; et, pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnaient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain pour satisfaire l'impatience que j'avais de les en remercier. Je me faisais aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine; mais ce plaisir n'était pas pur: je ne pouvais penser sans peine que j'aurais en même temps à soutenir les regards de la dame Lorença Sephora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne serait pas fort réjouie de ma vue. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes,

je m'assoupis enfin, et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied, et tout occupé du voyage que je méditais, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevais de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence; je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune: chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner: demeure ici pendant mon absence; je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il, faites bien votre cour à don Alphonse et à son père; ils me paraissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, et très-reconnaissans des services qu'on leur a rendus: les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir, et tandis qu'il préparait les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder mon secrétaire comme un autre moi.

même et de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur; j'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui était alors avec don César son père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai, et les abordant tous deux: Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses respects. A ces mots je voulus me prosterner devant eux; mais ils m'en empêchèrent et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Eh bien, mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre terre? Oui seigneur, lui répondis-je, et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela? répliqua-t-il; a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte? Non, par elle-même, lui repartis-je, au contraire, j'en suis enchanté: tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois

fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château meublé comme il est; mais vous savez que vous la refusâtes; et nous avons cru devoir faire, en récompense, ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je; votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes désirs. Indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde à grands frais, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma fantaisie, Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père et le fils, qui ne prétendaient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairait daus mon château.

Je les remerciais de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvais être heureux, lorsque don Alphonse m'interrompit

en me disant : mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera charmée de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu, et j'ajoute à la reconnaissance que j'en ai celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la gouvernante que je n'étais que trop payé du péril que j'avais partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle ; et après force complimens de part et d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venaient dîner-là.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités, que don César leur dit que j'avais été

un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoraient pas que c'était par mon crédit que don Alphonse avait obtenu le gouvernement de Valence : car tout se sait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal; les uns en faisaient ou affectaient d'en faire de grands éloges, et les autres ne lui donnaient que des louanges, pour ainsi dire, à mi-sucre. Je jugeai bien qu'ils voulaient par là m'engager à me répandre sur le compte de son éminence, et à les égayer à ses dépens : j'aurais dit volontiers ce que j'en pensais; mais je retins ma langue, ce qui me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les conviés, après le dîner, se retirèrent chez eux pour faire la sieste; don César et son fils, pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avais souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme

qui vint m'aborder en me disant : Le seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer; je lui demandai qui il était. Je suis, me répondit-il, valet de chambre de don César; j'étais un de ses laquais dans le temps que vous étiez son intendant; je vous faisais tous les matins ma cour, et vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informais de ce qui se passait au logis. Vous souvient-il qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduisait secrètement dans la chambre de la dame Lorença Sephora ? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature, après votre départ, tomba en langueur, et mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de don César, m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Sephora, me fit des excuses de m'avoir arrêté, et me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer en me rappelant cette duègne infortunée, et m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur,

sans songer que c'était plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'il fallait s'en prendre.

J'observais avec plaisir tout ce qui me semblait digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi-bien que les beaux portiques de la Bourse; mais une grande maison que j'aperçus de loin, et dans laquelle il entrait beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyais là un si grand concours d'hommes et de femmes; et bientôt je fus au fait en lisant ces paroles, écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avait au-dessus de la porte : *La posada de los Representantes**. Et les comédiens marquaient dans leur affiche qu'ils joueraient ce jour-là, pour la première fois, une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero.

* Les comédiens.

## CHAPITRE V.

*Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.*

Je m'arrêtai quelques momens à la porte pour considérer les personnes qui entraient: j'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine et richement habillés, et des figures aussi plates que mal vêtues; j'aperçus des dames titrées qui descendaient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avaient fait retenir, et des aventurières qui allaient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposais à prendre un billet, le gouverneur et son épouse arrivèrent; ils me démêlèrent dans la foule; et m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de manière que je pouvais facilement parler à l'un et à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-serré et un théâtre chargé de chevaliers de trois ordres militaires. Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on va représenter est de la composition de don Gabriel Triaquero, surnommé le poëte à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce: toutes les loges sont retenues; et le jour de la première représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage! dis-je au gouverneur. Cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poëte.

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aus-

sitôt de parler, pour les écouter avec attention. Les applaudissemens commencèrent dès la protase; à chaque vers c'était un *brouhaha*, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmait. Après la pièce, on me montra l'auteur, qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers; il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid qui avait de l'esprit et du goût: ils avaient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle. Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie? n'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? pensées sublimes, tendres sentimens, versification virile, rien n'y manque; en un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara: cette pièce est

pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole au gentilhomme castillan, il me paraît connaisseur, je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement; bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue; et véritablement elle ne nous fait pas toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poëme avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Vega même et Calderon donnaient des nouveautés, ils trouvaient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de

la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étaient dignes.

Oh parbleu ! interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que vous; nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée : dès la première représentation nous en connaissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement; il suffit que nous sachions que c'est une production de don Gabriel pour être persuadés qu'elle est sans défaut : les ouvrages de ce poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme, qui regardait Lope et Calderon comme les Sophocle et les Euripide des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Quel sacrilége dramatique ! s'écria-t-il. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger comme vous sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel : c'est un poëme farci de traits plus brillans que solides ; les trois quarts des vers

sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très-obscures.

Les deux auteurs qui étaient à table, et qui, par une retenue aussi louable que rare, n'avaient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux aux sentimens du gentilhomme; ce qui me fit juger que leur silence était moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour messieurs les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel; ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains au ciel, s'écria tout à coup par enthousiasme : O divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre ! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable ! ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses. Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les

délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'était attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table et s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avait été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie, s'étant couchée, s'endormit, en déplorant, aussi bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorans faisaient à Lope et à Calderon.

---

## CHAPITRE VI.

*Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnaître; quel homme c'était que ce religieux.*

Comme je n'avais pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai, et sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un chartreux, qui sans doute allait vaquer aux af-

faires de sa communauté. Il marchait les yeux baissés, et avait l'air si dévot, qu'il s'attirait les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi. Je le regardai attentivement, et je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné, si ému de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens ; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste ciel ! dis-je, y eut-il jamais deux visages plus ressemblans ? Que faut-il que je pense ? Dois-je croire que c'est Raphaël ? Puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité pour en rester là. Je me fis enseigner le chemin du monastère des chartreux, où je me rendis sur-le-champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connaissance tourna mon doute en certi-

tude; je reconnus dans le frère portier Ambroise de Lamela, mon ancien valet.

Notre surprise fut égale de part et d'autre de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion? lui dis-je en le saluant : est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre; mais, considérant que la feinte était inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée : Ah! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnaître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir tous les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paraître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée : cet habit me la reproche sans cesse. Hélas! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudrait que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce

discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous et don Raphaël; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, et je l'attends ici pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela; c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu; et quant au détail que vous demandez, le voici. Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des chartreux dans le temps que les religieux psalmodiaient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admi-

râmes la ferveur avec laquelle ils priaient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnait sur leurs visages, et qui marquait si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux ; et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude. Lamela, me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, comment es-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le céler, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens qui me sont inconnus m'agitent ; et, pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je : les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi ; et mon cœur, qui n'avait jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah ! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées que le père céleste par pitié veut ramener au bercail. C'est lui,

mon enfant, c'est lui qui nous appelle; ne soyons pas sourds à sa voix; renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut : il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, et les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise, et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas sitôt notre dessein, que, pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme les religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les novices. Nous étions si contens de notre état et si plein d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession; après quoi don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui était alors procureur. Le fils de Lucinde au-

rait mieux aimé employer tout son temps à la prière; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avait de lui. il acquit une connaissance si parfaite des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce donc actuellement cet emploi; et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paraît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère.

J'interrompis dans cet endroit Lamela par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendais avec impatience! En même temps je courus au devant de lui, et je l'embrassai. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade; et,

sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir ! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur : le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquait beaucoup d'humilité, ne devraient pas concevoir une pareille espérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du père des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites ? Quelles affaires vous amènent à Valence ? N'y rempliriez-vous point par malheur quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je : depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme ; tantôt,

dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne ; et tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, et que vous connaissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention, et quand je leur dis que j'avais porté, de la part de ce seigneur, à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit ; et adressant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le procureur, le frère Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution. Tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme, après avoir été remboursé du tout par le seigneur

de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis? Sans doute, s'écria don Raphaël; je répondrais de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. J'en serais aussi la caution, dit Lamela; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre conversation dura quelque temps encore; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur-le-champ trouver don Alphonse. Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connaissance; l'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit don Alphonse, je ne connais aucun chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je; vous avez vu à Xelva le frère Ambroise commissaire de l'inquisition, et le père Hilaire greffier. O ciel! s'écria le gouverneur avec surprise, serait-il possible

que Raphaël et Lamela fussent devenus chartreux? Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, et l'autre est portier.

Le fils de don César rêva quelques momens; puis, branlant la tête: Monsieur le commissaire de l'inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Vous jugez d'eux par prévention, lui répondis-je; pour moi, qui les ai entretenus, j'en pense plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit don Alphonse; il y a bien des libertins qui, après avoir scandalisé le monde par leurs dérèglemens, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence: je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Eh! pourquoi, lui dis-je, n'en seraient-ils pas? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà long-temps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit

le gouverneur; je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier: quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les chartreux. Je veux croire, avec vous, qu'il a pris le froc de très-bonne foi; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après; le père procureur et le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les chartreux, sans nous vanter de connaître les deux apostats.

## CHAPITRE VII.

*Gil Blas retourne à son château de Lirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.*

Je passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes et les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames ; tous ces amusemens me furent procurés par monsieur et par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même, auparavant, à leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerais pendant l'hiver à Valence, et pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits.

Scipion, qui attendait impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; et je re-

doublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de mon voyage. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien diverti ? Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long et en large dans nos petits états; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans notre bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisait retentir la vaste forêt d'Albuéna; et tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes et les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché; et ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire pour lui demander où il avait pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, et que maître Joachin m'a fait voir. Eh ! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être cette prétendue bibliothèque ?

N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, et que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que don César, lorsqu'il venait à Lirias, employait une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très-bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs et nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avait fait le sien. Le lit de ce seigneur y était encore avec tous les ameublemens, c'est-à-dire, une tapisserie à personnages qui représentaient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je passai dans un cabinet où régnaient tout

autour des armoires basses remplies de livres, sur lesquelles étaient les portraits de tous nos rois. Il y avait auprès d'une fenêtre d'où l'on découvrait une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle était composée de philosophes, de poëtes, d'historiens, et d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimait cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avait fait une si bonne provision. J'avouerai, à ma honte, que je ne haïssais pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins, pour ma justification, que je prenais plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Érasme, devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amuser, mais il s'agit à pré-

sent de réformer notre domestique. C'est une chose dont je veux vous épargner le soin, me répondit-il. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connaître. Commençons par maître Joachim; je le crois un parfait fripon, et je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépense. Cependant il faut le conserver, pour deux raisons; la première, c'est qu'il est bon cuisinier; et la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui, j'épierai ses actions, et il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui ai déjà dit que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques. Cette nouvelle lui a fait de la peine, et il m'a témoigné que, se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenterait de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui plutôt que de vous quitter : ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudrait bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, et le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non

plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre et du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonais, et qui me paraît bon enfant. Nous garderons celui-là ; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerais pas de les retenir, quand même il vous faudrait une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Aragonais, et de nous défaire honnêtement de tout le reste : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort, et leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serais volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimait les ragoûts et les bons morceaux, n'était pas homme à laisser inutile le savoir-faire de maître Joachin. Il le mit si bien en

œuvre, que nos dîners et nos soupers devinrent des repas de bernardins.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia.*

Deux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitait, disait-il, d'avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me ferait plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignait à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'était vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux, et des grâces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevaient la simplicité de son habillement. Elle n'avait point de coiffure; ses cheveux étaient seulement

noués par-derrière avec un bouquet de fleurs à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé et de lui dire des choses flatteuses, au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un seul mot; Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devais à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance, et me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile et sa fille, se faisaient réciproquement des civilités, je revins à moi; et, comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avais gardé jusque-là, je passai d'une extrémité à l'autre, je me répandis en discours ga-

lans, et parlai avec tant de vivacité, que j'alarmai Basile, qui, me considérant déjà comme un homme qui allait tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion, se voyant seul avec moi, me dit en souriant : Autre ressource pour vous contre l'ennui. Je ne savais pas que votre fermier eût une fille si jolie : je ne l'avais point encore vue ; j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, et je le lui pardonne. Malepeste ! voilà un morceau bien friand. Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise ; elle vous a d'abord ébloui. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah ! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste : elle m'a tout à coup embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez, reprit mon secrétaire, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquait une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre

solitude. Grâces au ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités. Je sais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile, mais c'est mon affaire; et je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec Antonia. Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole; c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paraît mériter que j'aie d'autres sentimens pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai dessein de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendais pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier. Tous les seigneurs de village, à votre place, n'en useraient pas si honnêtement; ils n'auraient sur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour, et que je cherche à vous détourner de votre dessein; la fille de votre fermier mérite l'honneur

que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos bontés. C'est ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père, et peut-être avec elle.

Mon confident était un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile; et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendais avec une impatience mêlée de crainte. Il avait un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre; et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel! interrompis-je tout transporté de joie, quoi! j'aurais le bonheur de plaire à cette aimable personne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche, mais je m'en fie à la gaîté qu'elle a fait paraître quand elle a su votre dessein. Cependant, poursuivit-il, vous

avez un rival. Un rival! m'écriai-je en pâlissant. Que cela ne vous alarme point, me dit-il : ce rival ne vous enlèvera pas le cœur de votre maîtresse; c'est maître Joachin, votre cuisinier. Ah! le pendard! dis-je en faisant un éclat de rire; voilà donc pourquoi il m'a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement, répondit Scipion; il a, ces jours passés, demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile; un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident, il faut en purger notre domestique : je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage; et vous n'aurez plus rien à craindre, ni de ses sauces, ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier; mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter; sa perte n'est point irréparable; je vais faire venir de Valence un cuisinier

qui le vaudra bien. En effet j'écrivis aussitôt à don Alphonse ; je lui mandai que j'avais besoin d'un cuisinier, et dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'était aperçu qu'Antonia s'applaudissait au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osais me fier à son rapport ; j'appréhendais qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avait dit. Ce bon laboureur, homme simple et plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'était avec une extrême satisfaction qu'il m'accordait sa fille. Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village ; quand vous ne seriez encore qu'intendant de don César et de don Alphonse, je vous préférerais à tous les autres amoureux qui se présenteraient : j'ai toujours eu de l'inclination pour vous, et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait

pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je ; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble ! s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte ; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille : Basile de Buenotriguo est en état, Dieu merci, de la doter, et je veux qu'elle vous donne à souper, si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je, nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, cela suffit. Pas tout-à-fait, lui répondis-je, si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il ; je voudrais bien qu'elle osât souffler devant moi ! Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément ; mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans répu-

gnance; et pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerais jamais d'avoir fait son malheur: enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut que son cœur n'en gémisse point. Oh dame! dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies: parlez vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière: Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aie l'aveu de votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentimens. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce, si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit-elle; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine; et j'applaudis au choix de mon père au lieu d'en murmurer. Je ne sais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi; mais

vous me déplaisiez, je serais assez franche pour vous l'avouer; pourquoi ne pourrais-je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genou à terre devant Antonia, et dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné. Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante, continuez, que rien ne vous contraigne; vous parlez à votre époux, que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne me verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne? Basile qui arriva dans cet instant m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avait répondu, et prêt à la gronder, si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me réjoindre. Eh bien, me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père et la fille [illegible]r aller tenir conseil là-dessus avec mon [illegible]e.

dans ce[illegible]

## CHAPITRE IX.

*Noces de Gil Blas et de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies.*

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion et moi, que je ne pouvais honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avais d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et don Alphonse, qui connaissaient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusemens,

je l'aurais soupçonné d'avoir été quelquefois à Lirias, moins pour y voir son château que sa petite fermière. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendrait toujours beaucoup de part à ce qui me regarderait, me dit qu'elle avait entendu parler d'Antonia très-avantageusement. Mais, ajouta-t-elle par malice, et comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avais payé l'amour de Séphora, quand on ne m'aurait pas vanté sa beauté, je m'en fierais bien à votre goût, dont je connais la délicatesse.

Don César et son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarèrent qu'ils voulaient en faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours; en ré-

compense, le neuvième, nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avait des couturiers qui apportaient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée, et qu'escortaient plusieurs gens de livrée montés sur des mules : l'un d'entre eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandait qu'il serait le lendemain à Lirias avec son père et son épouse, et que la cérémonie de mon mariage se ferait le jour suivant par le grand-vicaire de Valence. Véritablement, don César, son fils et Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tou quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre, où étaient les femmes de Séraphine, et suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine dans le château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui, de son côté, ne sut pas plus tôt que Séraphine était arrivée, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main, ce qu'elle fit de si bonne grâce, que toute la compagnie l'admira. Eh bien, madame, dit don César à sa belle-

fille, que pensez-vous d'Antonia? Santillane pouvait-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine, ils sont tous deux dignes l'un de l'autre : je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future; et si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il semblait qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air était noble et son action aisée.

Le moment où je devais, par un doux hymen, voir attacher son sort au mien étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux, dans cet ordre, à la chapelle du hameau, où le grand-vicaire nous attendait pour nous marier; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitans de Lirias et de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avait invités aux noces d'Antonia. Ils avaient avec eux leurs filles, qui s'étaient parées de rubans et de fleurs, et qui tenaient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes

ensuite au château, où, par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées, l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, et la troisième, qui était la plus grande, pour tous ceux qui avaient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu; je fis les honneurs de la seconde; et Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table : il ne faisait qu'aller et venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir et contenter tout le monde.

C'était par les cuisiniers du gouverneur que le repas avait été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquait rien. Les bons vins dont maître Joachin avait fait provision pour moi furent prodigués; les convives commençaient à s'échauffer, l'allégresse régnait partout, quand elle fut tout à coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire étant dans la salle où je mangeais avec les principaux officiers de don Alphonse et les femmes de Séraphine, tomba subitement en faiblesse, et perdit toute connais-

sance. Je me levai pour aller à son secours ; et tandis que je m'occupais à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermait quelque mystère, comme en effet il en cachait un qui ne tarda guère à s'éclaircir, car bientôt après, Scipion revenant à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il ; je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

Qu'entends-je ! m'écriai-je ; cela n'est pas possible. Quoi ! tu serais l'époux de cette dame qui vient de se trouver mal en même temps que toi ? Oui monsieur, me répondit-il, je suis son mari ; et la fortune, je vous jure, ne pouvait me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce contrains-toi ; si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit

Scipion ; vous allez voir si je sais bien dissimuler.

En parlant de cette sorte, il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avaient aussi rendu l'usage de ses sens, et l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah ! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le seigneur don Fernand de Leyva, qui était amoureux de Julie, ma maîtresse, et dont je servais la passion ; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur et du mien : là dessus, la jalousie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolède et me fuyez comme un monstre, sans daigner me demander un éclaircissement ! Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous sans contredit, lui répliqua Scipion. Sans doute,

reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu, et depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi-bien que toutes ses femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire, à ce discours dont il ne pouvait prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnais ma faute, et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songerait désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, et toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des brindes; chacun leur fit fête; on eût dit que le festin se faisait plutôt à l'occasion de leur racommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois la

quittèrent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui, par le bruit de leurs tambours de basque, attirèrent bientôt les personnes des autres tables, et leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante : les seigneurs mêmes se mêlèrent parmi les danseurs ; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, et don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, et qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avait que quelques principes de danse qu'elle avait reçus à Albarazin, chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui, comme je l'ai déjà dit, avait appris à danser chez la marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix et de Scipion, ils préférèrent à la danse un entretien particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur était arrivé pendant qu'ils avaient été séparés ; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui, venant d'être informée de leur reconnaissance, les fit appeler pour

leur en témoigner sa joie. Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse, en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, et ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. Scipion, ne pouvant plus après cela, regarder sa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois et les villageoises, après avoir dansé toute la journée, se retirèrent dans leurs maisons; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper; et lorsqu'il fut question de s'aller coucher, le grand-vicaire bénit le lit nuptial. Séraphine déshabilla la mariée, et les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de don Alphonse et les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se ré-

jouir, de faire la même cérémonie; ils déshabillèrent Béatrix et Scipion, qui, pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller et mettre au lit.

---

## CHAPITRE X.

*Suite du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.*

Dès le lendemain de mes noces, les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié; si bien que mon secrétaire et moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile; j'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avais pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avait causés. Béatrix, qui avait l'esprit souple et liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, et

gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveille, et nous commençâmes à jouir d'un sort digne d'envie. Tous nos jours coulaient dans les plus doux amusemens. Antonia était fort sérieuse, mais nous étions très-gais Béatrix et moi; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffisait que Scipion fût avec nous pour ne point engendrer de mélancolie : c'était un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie, après le dîner, d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissans. Tais-toi, lui dis-je, mon ami; et puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, monsieur, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage ? J'aimerais mieux entendre la tienne, lui répliquai-je; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que

nous vivons ensemble, et que je n'aurai jamais. D'où vient? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir : ce n'est donc pas ma faute si vous ignorez mes aventures ; et pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix et moi, nous le prîmes au mot, et nous nous disposâmes à écouter son récit, qui ne pouvait faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je serais, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi; mais, comme on ne se choisit point un père, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, était un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant et venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeait d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuença et Tolède, une jeune bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle était seule, à pied, et portait

avec elle toute sa fortune dans une espèce de havresac qu'elle avait sur le dos. Où allez-vous ainsi, ma mignonne? lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avait naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, et je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talens; je sais composer des pommades et des essences fort utiles aux dames; je dis la bonne aventure; je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, et montre tout ce qu'on veut voir dans le miroir ou dans le verre.

Torribio, jugeant qu'une pareille fille était un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avait de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser : elle accepta la proposition. Ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent; et vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un

faubourg où ma mère commença par débiter des pommades et des essences; mais, ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus et les pistoles; mille dupes de l'un et de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Cosclina; c'est ainsi que se nommait la bohémienne. Il venait tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère : tantôt c'était un neveu indigent qui voulait savoir quand son oncle, dont il était l'unique héritier, partirait pour l'autre monde; et tantôt c'était une fille qui souhaitait d'apprendre si un cavalier dont elle recevait les soins, et qui lui promettait de l'épouser, lui tiendrait parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étaient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisait Si elles s'accomplissaient, à la bonne heure; et si l'on venait lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avait prédit était arrivé, elle répondait froidement qu'il fallait s'en prendre au démon, qui, malgré la force des conjurations qu'elle employait

pour l'obliger à révéler l'avenir, avait quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyait devoir faire paraître le diable dans ses opérations, c'était Torribio Scipion qui faisait ce personnage, et qui s'en acquittait parfaitement bien, la rudesse de sa voix et la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentait. Pour peu qu'on fût crédule, on était épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, et qui lui passa son épée au travers du corps. Le saint office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Cosclina, dont ils se saisirent, ainsi que de tous ses effets; et moi, qui n'avais alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Ninos**. Il y avait dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenaient la peine de leur montrer à lire et à écrire. Ils crurent remarquer que je promettais beaucoup, ce qui fut cause qu'ils me distinguè-

* Des orphelins.

rent des autres, et me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyaient en ville porter leurs lettres; j'allais et venais pour eux, et c'était moi qui répondais leurs messes. Par reconnaissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine; mais ils s'y prirent trop rudement, et me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendais, que, ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commision; et, bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le faubourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentis déjà le plaisir d'être libre et maître de mes actions. J'étais sans argent et sans pain, n'importe; je n'avais point de leçons à étudier ni de thêmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le service. Je n'avais point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordait le grand chemin : là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment que j'avais dans ma poche, et le

parcourus en badinant, puis, venant à me souvenir des férules et des coups de fouet qu'il m'avait fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colère : Ah! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs. Tandis que j'assouvissais ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons et de conjugaisons, il passa par là un ermite à barbe blanche, qui portait de larges lunettes, et qui avait un air vénérable. Il s'approcha de moi; et s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, et que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon ermitage, qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement. Je n'ai aucune envie d'être ermite. A cette réponse, le bon vieillard fit un éclat de rire, et me dit en m'embrassant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous fasse peur; s'il n'est pas agréable, il est utile; il me rend seigneur d'une retraite charmante et des villages voisins,

dont les habitans m'aiment, ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, je vous revêtirai d'une jaquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène; et si vous ne vous en accommodez point, non-seulement il vous sera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, et je suivis le vieil ermite, qui me fit plusieurs questions auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'ermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec dont j'avais déjeûné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : Courage, mon enfant! ne ménage point mes fruits, j'en ai, grâces au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui était très-véritable; car, une heure après notre arrivée, il alluma du feu,

embrocha un gigot de mouton; et, tandis que je tournais la broche, il dressa une petite table qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre, et sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, et l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, et en coupa quelques pièces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin dont il avait aussi bonne provision. Eh bien, mon poulet, me dit-il lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, tu ne feras dans cet ermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande et de poisson. Je ne te demande que cela. Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. Le

frère Chrysostôme, c'était le nom du vieil ermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, et m'assura de nouveau qu'il ne prétendait pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon, que je menais par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jetait un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard, celui-ci une oie farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquait bien l'estime et l'amitié que les villageois avaient pour le frère. Il est vrai qu'il leur était d'une grande utilité; il leur donnait des conseils quand ils venaient le consulter; il remettait la paix dans les ménages où régnait la discorde et mariait les filles; il avait des remèdes pour mille sortes de maladies, et apprenait des oraisons aux femmes qui souhaitaient d'avoir des enfans.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étais bien nourri dans mon ermitage. Je n'y étais pas plus mal couché: étendu

sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, et sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisais qu'un somme qui durait toute la nuit. Le frère Chrysostôme, qui m'avait fait fête d'un habillement d'ermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, et me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'était à qui en donnerait davantage au petit frère, tant on prenait de plaisir à voir sa figure.

La vie molle et fainéante que je menais avec le vieil ermite ne pouvait déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurais toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différens; mais la destinée que j'avais à remplir m'arracha bientôt à la mollesse, et me fit quitter le frère Chrysostôme de la manière que je vais vous raconter.

Je voyais souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servait d'oreiller; il ne faisait que le découdre et le recoudre; et je

remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il ferait à Tolède, où il avait coutume d'aller une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment; sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bonhomme partit, et je défis son oreiller, où je trouvai, parmi la laine qui le remplissait, la valeur peut-être de cinquante écus de toutes sortes d'espèces.

Ce trésor apparemment était la reconnaissance des paysans que l'ermite avait guéris par ses remèdes, et des paysannes qui avaient eu des enfans par la vertu de ses oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plus tôt que c'était de l'argent que je pouvais impunément m'approprier, que mon naturel bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler qu'on ne pouvait attribuer qu'à la force du sang qui coulait dans mes veines. Je cédai sans résistance à la tentation; je serrai l'argent dans un sac de bure où nous mettions nos peignes et nos bonnets de nuit; ensuite, après avoir

quitté mon habit d'ermite et repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'ermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion; et je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, et vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étais, je ne fus point assez sot pour reprendre le chemin de Tolède; c'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le frère Chrysostôme, qui m'aurait fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôtesse était une veuve de quarante ans, qui avait toutes les qualités requises pour faire valoir le bouchon. Cette femme n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur moi, que, jugeant à mon habillement

que je devais être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle me demanda qui j'étais et où j'allais. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père et ma mère, je cherchais une condition. Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire ? Je l'assurai que je lisais, et même que j'écrivais à merveille. Véritablement je formais mes lettres et les assemblais de façon que cela ressemblait un peu à de l'écriture : et c'en était assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici le registre de mes dettes actives et passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air sitôt que le séjour de Galves cesserait de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude. Je ne voulais pas qu'on sût que j'avais de l'argent, et j'étais bien en peine de savoir

où je le cacherais, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connaissais pas encore assez la maison pour me fier aux endroits qui me semblaient les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embarras! Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avait de la paille; et le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison : un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, et moi. Chacun de nous tirait tout ce qu'il pouvait des voyageurs, tant à pied qu'à cheval, qui s'y arrêtaient. J'attrapais toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnaie, quand j'allais leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnaient aussi quelque chose au valet d'écurie pour avoir eu soin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui était l'idole des muletiers qui passaient par là, elle gagnait plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avais pas sitôt reçu un sou, que je le portais au grenier pour en grossir mon trésor; et plus je voyais augmenter mon

bien, plus je sentais que mon petit cœur s'y attachait. Je baisais quelquefois mes espèces; je les contemplais avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avais pour mon trésor m'obligeait à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrais souvent sur l'escalier l'hôtesse, laquelle, étant très-défiante de son naturel, fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvait à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta, et se mit à fureter partout, s'imaginant que je cachais peut-être dans ce galetas des choses que je dérobais dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvrait mon sac, et elle le trouva. Elle l'ouvrit; et voyant qu'il y avait dedans des écus et des pistoles, elle crut ou fit semblant de croire que je lui avais volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte; puis, m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet; et après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant qu'elle ne vou-

lait point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avais point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, et on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysostôme passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent comme on pleure la mort d'un fils unique; et si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avais perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, et entre autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étais, et m'emmena au bresbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre. Que ce pauvre enfant, dit-il, est digne de pitié! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action? les hommes, pendant le cours de leur vie, ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite, m'adressant la parole: Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous? et qui

sont vos parens! Vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, et comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce discours politique et charitable, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux ermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frère Chrysostôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober. Mais je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, et de le faire tenir au frère dans son ermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'était, je vous jure, de quoi je ne m'inquiétais guère. Le curé, qui avait son dessein, n'en demeura pas là. Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, et vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas, à ma prière, de vous re-

cevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende: vous serez là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avais reçus; je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisait déjeûner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâtées et bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, et nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage était un homme de belle humeur, et qui ne demandait qu'à se réjouir aux dépens du prochain. Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il ne pouvait vous donner une meilleure preuve de son affection que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connaître, et qui, sans contredit, est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle et maigre

prêche la mortification ; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente, et qui surtout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier, s'apercevant que je l'écoutais avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirais quand je serais valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler, jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Le muletier, allant et venant de l'hôtellerie, laissa tomber par hasard, de sa poche, un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde; et que je trouvai moyen de lire pendant qu'il était à l'écurie. C'était une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, et conçue dans ces termes : *Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeait à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre hôpital; il me paraît avoir de l'esprit, et mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute*

*point qu'à force de corrections vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses et charitables seigneuries !*

LE CURÉ DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenait les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avais à prendre : sortir de l'hôtellerie, et gagner les bords du Tage à plus d'une lieu de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulus point absolument retourner, tant j'étais dégoûté de la manière dont on y enseignait le latin. J'entrai dans Tolède aussi gaîment que si j'eusse su où aller boire et manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, et dans laquelle un homme d'esprit réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne saurait mourir de faim. A peine fus-je dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras et me dit : Petit garçon, veux-tu me servir ? Je serais bien aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-

je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, et tu n'as qu'à me suivre; ce que je fis sans répliquer.

Ce cavalier qui pouvait avoir trente ans, et qui se nommait don Abel, logeait dans un hôtel garni, où il occupait un assez bel appartement. C'était un joueur de profession; et voici de quelle sorte nous vivions ensemble. Le matin je lui hachais du tabac pour fumer cinq ou six pipes; je lui nettoyais ses habits, et j'allais lui chercher un barbier pour le raser et lui redresser sa moustache. Après quoi il sortait pour courir les tripots, d'où il ne revenait au logis qu'entre onze heures et minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il tirait de sa poche trois réaux qu'il me donnait à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairait jusqu'à dix heures du soir; pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentrait, il était fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint et un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avais tout l'air d'un petit commissionnaire de coquette. Je m'accommodais bien de ma condition,

et certainement je n'en pouvais trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avait déjà près d'un mois que je menais une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étais satisfait de lui; et sur la réponse que je fis qu'on ne pouvait l'être davantage : Eh bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu*. Je lui témoignai que j'étais prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le messager de Séville vint prendre à l'hôtel garni un grand coffre où étaient toutes les nippes de mon maître, et le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le seigneur don Abel était si heureux au jeu, qu'il ne perdait que quand il voulait; ce qui l'obligeait à changer souvent de lieu, pour éviter le ressentiment des dupes, et ce qui était la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, et nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva

de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouaient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville ; de sorte qu'il en revenait quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il était encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avais pas porté son linge sale chez une dame qui avait soin de le blanchir et de le parfumer. Je répondis que je ne m'en étais pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avait dans le temple de Salomon. Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres et mes besoins ? A ces mots, il sortit de son appartement, où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère.

Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un tripot; mais un soir il revint fort échauffé. Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, et je dois m'embarquer après demain sur un vaisseau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, et profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que j'y consentais; mais en même temps je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudrait partir. Je m'imaginai par là me venger de lui, et je trouvais ce projet très-ingénieux. J'en étais si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étais à Séville, j'avais fait quelques mauvaises connaissances, et principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière et pourquoi j'avais été souffleté; ensuite je lui dis le dessein que j'avais de quitter don Abel lorsqu'il serait prêt à s'embarquer, et je lui demandai ce qu'il pensait de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écou-

tant, et releva les crocs de sa moustache; puis, blâmant gravement mon maître : Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne serait pas assez le punir; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Enlevons-lui ses hardes et son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon qui me la faisait ne laissa pas de me persuader; et voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui était un homme grand et robuste, vint le lendemain, sur la fin du jour, me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avait déjà serré ses nippes, et je lui demandai s'il pourrait lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant ! me dit-il : apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterais l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses

épaules, et descendit l'escalier d'un pied léger. Je le suivis du même pas; et nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé que je demeurai muet; et le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, et prit la fuite pour éviter les éclaircissemens. Où vas-tu donc avec ce coffre? me dit mon maître pour la seconde fois. Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh! sais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage? Non, monsieur, lui repartis-je; mais qui a langue va à Rome: je m'en serais informé sur le port, et quelqu'un me l'aurait appris. A cette réponse, qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'allait encore souffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? c'est vous-même, lui dis-je. Est-il possible que vous ne vous

souveniez plus du reproche que vous me fîtes il y a quelques jours ? Ne me dîtes-vous pas en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinsse vos ordres, et fisse de mon chef ce qu'il y aurait à faire pour votre service ? Or, pour me régler là-dessus, je faisais porter votre coffre au vaisseau. Alors le joueur, remarquant que j'avais plus de malice qu'il n'avait cru, me dit, en me donnant mon congé d'un air froid ; Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise. Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus et tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchais le long des rues en rêvant où je pourrais, avec deux réaux que j'avais pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché; et, comme on travaillait alors au souper de monseigneur, il sortait des cuisines une agréable odeur

qui se faisait sentir d'une lieue à la ronde. Peste ! dis-je en moi-même, je m'accommoderais volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterais même d'y tremper les quatre doigts et le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que sentir la fumée ? Pourquoi non ? cela ne paraît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus, et, à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur-le-champ, et qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archi-épiscopal, en courant vers les cuisines, et en criant de toute ma force *Au secours ! au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, maître Diégo, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause ; et ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criais si fort. Ah ! seigneur, lui répondis-je en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe ! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui

veut me tuer. Où est-il donc, ce spadassin ? s'écria Diégo. Vous êtes tout seul de votre compagnie, et je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous ; c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, et qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais ; car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard qui voulait me dépouiller, et je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-temps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez et coucherez.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles, et ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsque, ayant été conduit par maître Diégo dans les cuisines, j'y vis les préparatifs du souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étaient occupées ; mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avait soin d'en pourvoir l'archevêché. Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avais sentis

que de loin, j'appris à connaître la sensualité. J'eus l'honneur de souper et de coucher avec les marmitons, dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diégo de m'avoir donné si généreusement un asile, il me dit : Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seraient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon ? Je répondis que, si j'avais ce bonheur-là, je me croirais au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me mena et présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plus tôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diégo, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons, qui envoient secrètement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veaux et tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame était une

veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, et qui avait l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier. Il ne se contentait pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre et de l'huile; il faisait aussi sa provision de vin, et tout cela aux dépens de monseigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de sa grandeur, où je fis un tour assez plaisant, et dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages et quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'avisèrent de vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle des *Bénavides ;* et comme il leur fallait un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquait de déclamation, se chargea de m'exercer, et, après m'avoir donné quelques leçons, assura que je ne serais pas celui qui s'en acquitterait le plus mal. Comme c'était le patron qui faisait la dépense de la fête, on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un

lit de gazon sur lequel je devais paraître endormi, quand les Maures viendraient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de jouer la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, et ne manqua pas de prier les seigneurs et les dames les plus considérables de la ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me répéter mon rôle, se faisait un plaisir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons et de boutons d'or, avec des manches pendantes, ornées de franges de même métal; et le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemée de quantité de perles fines mêlées parmi de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose, à fleurs d'argent; et à chaque chose dont ils me paraient, il me semblait qu'ils m'attachaient des ailes pour m'envoler et m'en aller. En-

fin la comédie commença sur la fin du jour. J'ouvris la scène par une tirade de vers qui aboutissait à dire que, ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allais m'y abandonner. En même temps, je me retirai dans les coulisses, et me jetai sur le lit de gazon qui m'y avait été préparé : mais, au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue, et me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendait sous le théâtre et dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement ; et, voyant que personne ne prenait garde à moi, j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la salle, dont je gagnai la porte, en criant : *Place, place ; je vais changer d'habit.* Chacun se rangea pour me laisser passer ; de sorte qu'en moins de deux minutes je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, et me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étais. Je le mis au fait, et il en rit de tout son cœur ; puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se

flattait d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, et me dit que si je ne me démentais pas dans la suite, je ferais un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux et bien épanoui la rate, je dis au brave : Que ferons-nous de ce riche habillement ? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il ; je connais un honnête fripier, qui, sans témoigner la moindre curiosité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte : demain matin j'irai le chercher, et je vous l'amènerai ici. En effet, le jour suivant, le brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, et revint deux heures après avec le fripier, qui portait un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, qui, malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité ; il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, et vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh ! pour cela

oui, dit le fripier; il faudrait que je fusse un grand misérable pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on n'a point encore reproché, Dieu merci, et ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre, je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant : convenez que rien n'est plus magnifique; remarquez bien la beauté de ce velours de Gênes et la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles qui sont à cette couronne? reprit mon ami. Si elles étaient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seraient inestimables; cependant, telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, et j'en suis aussi content que du reste : j'en demeure d'accord de bonne foi, continua-t-il. Un fourbe de fripier, à ma place, affecterait de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, et n'aurait pas honte d'en offrir vingt pistoles; mais moi, qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez aurait dit cent, il n'eût pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valaient bien deux cents. Le brave, qui s'entendait avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il était à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien, ajouta-t-il, est-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce ? Attendez, lui répondit le brave; il faut auparavant que mon petit ami essaie l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui ; je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint et un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large et trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles; et comme il n'y avait rien à rabattre avec lui, il en fallut passer par là : de sorte qu'il tira de sa bourse

trente pistoles qu'il étala sur une table, après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale et de ma couronne, qu'il emporta.

Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit : Je suis très-satisfait de ce fripier. Il avait bien raison de l'être ; car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela, il prit sans façon la moitié de l'argent qui était sur la table, et me laissa l'autre en me disant : Mon cher Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de monseigneur l'archevêque. Je serais au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avais bien résolu de m'éloigner de Séville : comme en effet, après avoir acheté un chapeau et quelques chemises, je gagnai la vaste et délicieuse campagne qui conduit, entre des vignes et des oliviers, à l'ancienne cité de Carmonne, et trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place, où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageait pour son plaisir; j'étais assez proprement vêtu pour le faire croire, et quelques pistoles que j'affectai de faire voir comme par hasard à l'hôte achevèrent de le lui persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvais être quelque petit libertin qui courait le pays après avoir volé ses parens. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disais, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour on était bien dans cette hôtellerie, où il y avait beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeait sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui, parlant sans cesse à tort et à travers, compensait par son babil le silence des autres. Il faisait le bel esprit, débitait des contes, et s'efforçait, par de bons mots, de réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatait de

rire, moins à la vérité pour applaudir à ses saillies que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisais si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serais levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avait dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours. Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville : je la tiens d'un bachelier de ma connaissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelque émotion; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, et je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, et m'apprit même ce que j'ignorais, c'est-à-dire ce qui s'était passé dans la salle après mon départ : c'est ce que je vais vous raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures, qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentait, devaient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me

croyaient endormi; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc : aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine; les uns m'appellent, les autres me font chercher; celui-ci crie, et celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque, s'apercevant que le trouble et la confusion régnaient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisait le *gracioso* dans la pièce, accourut, et dit à sa grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon; il vient de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué! s'écria l'archevêque; il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, et d'échapper aux fers qu'ils lui préparaient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre! Au reste, je défends qu'on suive ses pas; je serais fâché que sa majesté reçût quelque mortification de ma part. Le prélat, ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle, et qu'on achevât la comédie.

## CHAPITRE XI.

*Suite de l'histoire de Scipion.*

Tant que j'eus de l'argent, mon hôte eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avais plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, et me pria un beau matin de sortir de sa maison. Je le quittai fièrement, et j'entrai dans l'église des pères de Saint-Dominique, où, pendant que j'entendais la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis, que je lui donnai en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez sur ma reconnaissance.

A ces mots le gueux me considéra fort attentivement, et me répondit d'un air sérieux : Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir? Je voudrais, lui répliquai-je, être laquais

dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressait. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car si je n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela serait fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières; mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui, sans contredit, est inférieure à la gueuserie. Cependant, puisque vous aimez mieux servir que de mener comme moi une vie libre et indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Soyez ici demain à la même heure.

Je n'eus garde d'y manquer: je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas long-temps sans apercevoir le mendiant, qui vint me joindre, et qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis; il me conduisit à une cave qui n'était pas éloignée de l'église, et où il faisait résidence. Nous y entrâmes tous deux, et nous

étant assis sur un long banc qui avait pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : Une bonne action, comme dit le proverbe, trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier l'aumône, et cela m'a déterminé à vous procurer une condition, ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connais un vieux dominicain, nommé père Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, et je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion et de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi et pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, et je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service : je vous présenterai à sa révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant; allons voir tout à l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit et me mena sur-le-champ au père Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler; il me dit qu'à la prière du mendiant il voulait bien s'inté-

resser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Velasquez avait besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, et il vient de me faire réponse qu'il vous recevrait aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part; c'est mon pénitent et mon ami. Là-dessus le moine m'exhorta pendant trois quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étais de servir Velasquez avec zèle; après quoi il m'assura qu'il aurait soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon maître n'eût point de reproches à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avait pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Velasquez était un vieux marchand de drap, un homme riche, simple et débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison. Je m'informai de la demeure du bourgeois, et je m'y rendis sur-le-champ, après avoir promis au gueux de reconnaître ses bons offices sitôt que j'aurais

pris racine dans ma condition. J'entrai dans une grande boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenaient en long et en large, et faisaient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y était, et leur dis que j'avais à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom vénérable, on me fit passer dans une arrière-boutique, où le marchand feuilletait un gros registre qui était sur un bureau. Je le saluai respectueusement; et m'étant approché de lui : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. Ah! mon enfant, me répondit-il, sois le bienvenu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme; je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée; tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être long-temps chez ce bourgeois pour m'apercevoir qu'il était tel qu'on me l'avait dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurais

bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il était veuf depuis quatre années; et il avait deux enfans, un garçon qui achevait son cinquième lustre, et une fille qui commençait son troisième. La fille, élevée par une duègne sévère, et dirigée par le père Alexis, marchait dans le sentier de la vertu; mais Gaspard Velasquez, son frère, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avait tous les vices d'un jeune libertin. Il passait quelquefois deux ou trois jours hors du logis : et si à son retour son père s'avisait de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposait silence en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes sortes de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a point été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres; et le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Il n'a pu en venir à bout; Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans

sa puberté, et que c'est cela qui l'a perdu? Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur; car, tout débonnaire que je suis, j'ai de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, et il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances et les châtimens même ne sauraient corriger. Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, monsieur! lui dis-je. Un homme de bien comme vous méritait d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant? me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude; c'est l'envie qu'il a de me voler, et qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes s'entendait avec lui, et c'est pour cela que j'ai

chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts; je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je; sa révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien; mais je puis vous assurer que je n'avais pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, et je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Le jeune Vélasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serais pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, et me parla en ces termes : Écoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner; prends-y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton; au lieu que, si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnaissance. Faut-il te parler plus clairement? Tu auras ta part des coups de filet

que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans ce moment pour le père ou pour le fils ; point de neutralité.

Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Velasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard ; c'est un vieil avare qui voudrait encore me mener par la lisière ; un vilain qui me refuse mon nécessaire en refusant de fournir à mes plaisirs ; car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr : parlez-moi brutalement devant le monde, ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même et quelques coups de

pied au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paraîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; et quand je m'entretiendrai de votre seigneurie avec les garçons de boutique, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous.

Vive Dieu ! s'écria le jeune Velasquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami ; tu fais paraître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous avez de moi ; et si je ne puis y réussir, du moins ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connaître à Gaspard que j'étais effectivement l'homme qu'il lui fallait ; et voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de

Baltazar était dans la chambre de ce bonhomme, à la ruelle de son lit, et lui servait de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardais il me réjouissait la vue, et je lui disais souvent en moi-même : Coffre-fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu recèles ? Comme j'allais quand il me plaisait dans la chambre, dont l'entrée n'était interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père, qui, croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert et refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, et fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit en m'embrassant de joie : Ah ! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire ; tu prendras l'empreinte de la clef, et tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Eh ! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-

vous faire une fausse clef? nous pouvons nous servir de la véritable. Oui, me répondit-il; mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, et le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte; et, me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisait une visite au père Alexis, avec lequel il avait ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui, se trouvant rempli de grands et de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savais lequel choisir, tant je me sentais d'affection pour les uns et pour les autres; néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettait pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite ayant refermé le coffre, et remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher sous mon lit, dans une petite garde-robe où je couchais.

Ayant fait si heureusement cette opération, je rejoignis promptement le jeune Velasquez, qui m'attendait dans une maison où il m'avait donné rendez-vous, et je le ravis en lui apprenant ce que je venais de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, et m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étaient dans le sac; ce que je refusai. Non, non, monsieur, lui dis-je; ce premier sac est pour vous seul; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâces au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après j'enlevai un second sac, où il y avait, ainsi que dans le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fît Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, et par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avait pour les femmes et pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut même le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes qui dévorent et

engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines. Il se jeta pour elle dans une dépense effroyable, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin qu'on le volait. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te fasse une confidence : quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre-fort; on en a tiré plusieurs sacs, c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin ? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paraissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentait point, et j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance; et, prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son

coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous et les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui, ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler encore quelques jours, et cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'était revenu des saignées que j'avais faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce; ce qui pouvait, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisais au vieux marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avait plus aucune autre, tomba dans une profonde et noire mélancolie, qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda plus son père que comme un homme qui faisait tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir; et, sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein

de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verrait en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée ferait horreur aux nations les plus barbares ? Non, mon cher maître, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui soulèverait contre vous toute la terre, et qui serait suivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune et tout fils que j'étais de la Coscolina. Cependant j'eus beau lui représenter qu'il

devait rentrer en lui-même, et rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit était assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac; et, gardant un morne silence, quelque chose que je pusse lui dire, il me fit juger qu'il n'en démordrait point.

Là-dessus prenant mon parti, je demandai un secret entretien à mon vieux maître, avec lequel m'étant enfermé: Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, et que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, et le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon action et de mon air troublé, me demanda ce que j'avais fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, et que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la faiblesse d'écouter votre fils, et de l'aider à vous voler. En même temps je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'était passé à ce sujet; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venais d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein, sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvait-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant point que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étais toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il en élevant la voix, Gaspard en veut à mes jours. Ah ! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant que laisser vivre pour devenir un parricide ! quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie ? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, et tu n'es pas content ! Faut-il donc pour te satisfaire que je te permette de dissiper tous mes biens ? Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, et me dit de le laisser seul songer à ce qu'il avait à faire dans une conjoncture si délicate.

J'étais fort en peine de savoir quelle résolution prendrait ce père infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard, et lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avait dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu

une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que, si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, et qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la personne qu'on vous propose; et si elle est de votre goût, vous l'épouserez. Gaspard, entendant parler d'une riche dot, et croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il était prêt à faire ce voyage; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls, et montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, et dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, et demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisait descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur et sa colère étaient peintes : nous n'irons point à Mérida, et l'hymen dont je t'ai parlé n'est

qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat et dénaturé, je n'ignore pas le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterais de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Ton crime serait bientôt découvert, et tu périrais par la main d'un bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse; nous sommes ici sans témoins, et dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats; puisque tu es si altéré de mon sang, enfonce ton poignard dans mon sein : on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant sa poitrine, et marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Velasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard, le voyant dans cet état, qui lui

parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la faiblesse de la paternité. Il s'empressa de le secourir; mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que, ne pouvant plus soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se soulever; il remonta sur sa mule, et s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparaître, et, l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où, six mois après, il apprit qu'il s'était jeté dans la chartreuse de Séville pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.

---

## CHAPITRE XII.

*Fin de l'histoire de Scipion.*

Le mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Velasquez avait tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, et à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avais de me saisir de tout l'argent que je

pouvais prendre était formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'était pas aisée à vaincre. Cependant j'espérais en venir à bout, m'imaginant que, pour devenir vertueux, il ne fallait que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, et le ciel sembla bénir mes efforts. Je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurais rien fait. J'avouerai pourtant qu'il y aurait eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante : aussi Velasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Medrano, jeune gentilhomme et chevalier de l'ordre d'Alcantara, venait souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui était une de nos plus nobles, si elle n'était pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui, toutes les fois qu'il me rencontrait, m'agaçait toujours pour me faire parler, et paraissait m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avais un laquais de ton humeur, je croirais posséder un trésor; et si tu n'appartenais pas à un homme que je considère,

je n'épargnerais rien pour le débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir, car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est ma folie; leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. Véritablement Velasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyait pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paraissant qu'un gredin en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'était un cavalier doué de la plus aimable figure, et qui revenait à tout le monde par la douceur de ses mœurs et par son bon esprit. D'ailleurs il avait beaucoup de valeur et de probité : il ne lui manquait que du bien; mais, cadet d'une maison plus illustre que riche, il était obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeurait à Tolède,

et qui, l'aimant comme un fils, avait soin de lui faire tenir l'argent dont il avait besoin pour s'entretenir. Il était toujours vêtu proprement : on le recevait fort bien partout. Il voyait les principales dames de la ville, et entre autres la marquise d'Almenara. C'était une veuve de soixante-douze ans, qui, par les manières engageantes et les agrémens de son esprit, attirait chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes, ainsi que les femmes, se plaisaient à son entretien, et l'on appelait sa maison *la bonne compagnie*.

Mon maître était un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venait de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui était pas naturel. Seigneur, lui dis-je, vous voilà bien agité ; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause ? Ne vous serait-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire ? Le chevalier sourit à cette question, et m'avoua qu'effectivement il était occupé d'une conversation sérieuse qu'il venait d'avoir avec la marquise d'Almenara. Je voudrais bien, lui dis-je en riant, que cette mignonne septuagénaire vous eût

fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il; apprends, mon ami, que la marquise m'aime. Chevalier, m'a-t-elle dit, je connais votre peu de fortune, comme votre noblesse; j'ai de l'inclination pour vous; et j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je sais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule, qu'on tiendra sur mon compte des discours médisans, et qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage et la plus raisonnable : aussi lui ai-je fait réponse que j'étais surpris qu'elle me fît l'honneur de me proposer sa main, elle qui avait toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti qu'ayant des

biens considérables, elle était bien aise de son vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissait. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé? En peux-tu douter? me répondit-il. La marquise a des biens immenses, avec les qualités du cœur et de l'esprit. Il faudrait que j'eusse perdu le jugement pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein où mon maître était de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, et même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignais de les voir changer. Heureusement la dame avait encore plus que moi cette affaire à cœur : elle donna de si bons ordres, que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sut dans Cordoue que la vieille marquise d'Almenara se disposait à épouser le jeune don Manrique de Medrano, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise : elle laissa parler toute la ville, et

suivit son chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disait-on, aurait au moins dû, par pudeur, supprimer la pompe et le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être, à son âge, femme du chevalier, se livrait sans contrainte à la joie qu'elle en ressentait. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie; et la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoue de l'un et de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement où, s'étant enfermés avec une femme de chambre et moi, la marquise adressa ces paroles à mon maître : Don Manrique, voici votre appartement; le mien est dans un autre endroit de cette maison : nous passerons la nuit dans des chambres séparées, et le jour nous vivrons ensemble comme une mère et son fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parlait ainsi que pour l'engager à lui

faire une douce violence; et, s'imaginant devoir par politesse paraître passionné, il s'approcha d'elle, et s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre; mais, bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, et lui dit : Arrêtez, don Manrique; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage; ce sont des dons purs de mon cœur, et je n'exige de votre reconnaissance que des sentimens d'amitié. A ces mots, elle nous laissa mon maître et moi dans notre appartement, et se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes assez long-temps fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te serais-tu jamais attendu au discours que la marquise m'a tenu? Que penses-tu d'une pareille dame? Je pense, monsieur, lui répondis-je, que c'est une

femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'en acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, et je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, et nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garde-robe, et mon maître dans un beau lit qu'on lui avait préparé, et où je crois qu'au fond de son âme il ne fut pas fâché de coucher seul, et d'en être quitte pour la peur.

Les réjouissances recommencèrent le jour suivant, et la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisans. Elle riait toute la première de ce qu'ils disaient; elle excitait même les rieurs à s'égayer en se prêtant de bonne grâce à leurs saillies. Le chevalier, de son côté, ne se montrait pas moins content que son épouse; et l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardait et lui parlait, qu'il était dans le goût de la vieillesse. Les

deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivraient de la même façon qu'ils avaient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique : il fit, par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place; il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimait, et dont il était aimé, ne voulant pas, dit-il, entretenir un commerce qui semblerait insulter à la conduite délicate que son épouse tenait avec lui.

Tandis qu'il donnait de si fortes marques de reconnaissance à cette vieille dame, elle les payait avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valait mieux que celui de Velasquez. Comme elle avait réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avait été du vivant de son premier époux; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux et de mules; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous me de-

manderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse, et cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cents écus d'appointemens; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier ! m'écriai-je en interrompant Scipion dans cet endroit et en faisant un éclat de rire. Oui monsieur, répliqua-t-il d'un air froid et sérieux : oui, son trésorier; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse; car, comme je prenais dedans mes gages d'avance, et que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste : en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été, depuis ce temps-là, plein de droiture et de probité.

J'étais donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire et trésorier de don Manrique, qui paraissait aussi content de moi que j'étais satisfait de lui, lorsqu'il reçut de

Tolède une lettre par laquelle on lui mandait que dona Theodora Moscoso, sa tante, était à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur-le-champ pour se rendre auprès de cette dame, qui lui servait de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre et un laquais seulement; et tous quatre, montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes dona Theodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourrait point de sa maladie; et véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernait, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissait à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisait prendre, que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passait son temps le plus agréablement qu'il lui était possible, avec des jeunes gens dont la connaissance était fort propre à lui procurer les occasions de dépenser son argent. Ils

m'entraînaient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageaient à jouer avec eux; et n'étant pas aussi habile joueur que mon maître don Abel, je perdais beaucoup plus souvent que je ne gagnais. Je prenais goût insensiblement au jeu; et si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'aurait réduit sans doute à tirer de la caisse quelques parties d'avance; mais heureusement l'amour sauva la caisse et ma vertu. Un jour, comme je passais auprès de l'église *de los Royes*, j'aperçus au travers d'une jalousie, dont les rideaux étaient ouverts, une jeune fille, qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirais d'un terme encore plus fort, s'il y en avait, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, et à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommait Béatrix, et qu'elle était suivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis, adressant la parole à ma femme : Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie;

n'ai-je pas, à votre avis, l'air d'une divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion; et depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paraissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. Je m'imaginai que je triompherais facilement de sa vertu si je la tentais par des présens capables de l'ébranler; mais je jugeais mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse et mes soins, elle rejeta fièrement mes propositions. Sa résistance irrita mes désirs. J'eus recours au dernier expédient; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étais secrétaire et trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secrètement en présence de la dame Lorença Sephora, gouvernante de Séraphine, et devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas

plus tôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, et de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisais par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contens que nous l'étions l'un de l'autre, Béatrix et moi : nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous; nous y courions avec le même empressement; et le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous semblait toujours trop court.

Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avaient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma; j'en tirai un mauvais augure; je devins pâle et tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'allait arriver, et m'avançant, dans l'obscurité, vers un cabinet de verdure où j'avais accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr, et mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix; achevez mon bon-*

*heur; songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage; une fureur jalouse s'empara de mon âme, et ne respirant que vengeance, je tirai mon épée et j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenait avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, et se battit en homme qui savait mieux faire des armes que moi, qui n'avais reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il était, je lui portai un coup qu'il ne put parer, ou plutôt il fit un faux pas; je le vis tomber, et m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appelait.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous adressant la parole, je l'appelais pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenais dans le cabinet était don Fernand de Leyva: ce seigneur,

qui aimait Julie, ma maîtresse, avait formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen; et je lui avais moi-même donné rendez-vous dans le jardin, pour concerter avec lui cet enlèvement, dont il m'assurait que dépendait ma fortune; mais j'eus beau appeler mon époux, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvais, reprit Scipion, j'étais capable de tout. Ceux qui savent par expérience ce que c'est que la jalousie, et quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon faible cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre; je sentis succéder des mouvemens de haine aux sentimens de tendresse que j'avais un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner, et dc la bannir pour jamais de ma mémoire : d'ailleurs je croyais avoir tué un cavalier, et dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvais ce trouble funeste qui suit partout, comme une furie, un homme

qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, et je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étais revêtu; il est vrai que j'avais dans ma poche une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissait pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme qui se proposait de vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou, pour mieux dire, je courus; car l'image des alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnait sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas et Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église, qu'on venait d'ouvrir, et après y avoir fait une courte prière, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avaient que trop de quoi m'occuper; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passait par là quelque muletier. Je me levai aussitôt

pour aller voir si je ne me trompais pas, et quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui, monté sur une mule, en menait deux autres en laisse. Arrêtez, mon ami, lui dis-je; où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons religieux de Saint-Dominique, et je m'en retourne.

L'occasion qui se présentait de faire le voyage de Madrid m'en inspira l'envie; je fis marché avec le muletier, je montai sur une de ses mules, et nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peines fûmes-nous hors de Maqueda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'église à pleine tête. Il débuta par les prières que les chanoines disent à matines; ensuite il chanta le *Credo* comme on le chante aux grand'messes; puis passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvais m'empêcher de rire; je l'excitais même à continuer quand il était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Courage, l'ami, lui disais-je, poursuivez. Si le

ciel vous a donné de bons poumons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh ! pour cela non, s'écria-t-il; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers, qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies; je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures; car ce sont des choses du moins frivoles, si elles ne sont pas déshonnêtes. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement. Avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes ? Assurément, me repartit-il; la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux; je ne m'y occupe que du soin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce phénix des muletiers, et le tenant pour un homme de bien et d'esprit, je liai avec lui conversation, après qu'il eut chanté tout son soûl.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des

mules et j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrais, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier quel homme je suis. Vive Dieu! je défierais tous les cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus, me montrant une casserole où il y avait, à ce qu'il disait, un lapin déjà tout haché: Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes, et quelques autres ingrédiens que j'emploie dans mes sauces, j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un cantodor mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travaillait, j'entrai dans une salle, où, m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant

pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures le muletier vint me réveiller. Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avait dans la salle une sur laquelle étaient deux couverts; nous nous y assîmes, le muletier et moi, et l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement; je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti; et remarquant que le muletier ne faisait honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchait point à l'autre. Il me répondit en souriant qu'il n'aimait pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avait accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de

Tolède à Cuença, on me servit un soir, dans une hôtellerie, pour un lapin de garenne, un matou en hachis; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévorait, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venais de manger d'un lapin supposé, et je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus en me disant que les maîtres d'hôtelleries en Espagne faisaient assez souvent ce *quiproquo*, de même que les pâtissiers. Le discours, comme vous voyez, était fort consolant; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte et l'hôtellerie; et m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étais attendu. Le jour suivant, de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie

du civet, que je prenais pour des chats tous les animaux que j'apercevais.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux, quoique accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses et le nombre infini de gentilshommes, de pages et de laquais qui étaient à la suite des grands. Mon admiration redoubla lorsqu'étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, et je dis en moi-même : Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid, pour en concevoir toute la magnificence; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connaissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, et je fus trop heureux de me donner, avec tout mon mérite, à un pédant de Salamanque qu'une affaire de famille

avait attiré à Madrid, où il était né, et que le hasard me fit connaître. Je devins son *factotum*, et je le suivis à son université, lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommait don Ignacio de Ipigna. Il prenait le *don* pour avoir été précepteur d'un duc, qui lui faisait, par reconnaissance, une pension à vie; il en avait une autre comme professeur émérite du collége; et de plus, il tirait tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents pistoles, par les livres de morale dogmatique qu'il avait coutume de faire imprimer. La manière dont il composait ses ouvrages mérite bien que j'en fasse une glorieuse mention. Il passait presque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs et latins, et à mettre sur un petit carré de papier chaque apophthegme ou pensée brillante qu'il y trouvait. A mesure qu'il remplissait des carrés, il m'employait à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, et chaque guirlande faisait un tome. Que nous faisions de mauvais livres! Il ne se passait guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, et

aussitôt la presse en gémissait : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ses compilations se donnaient pour des nouveautés : et si les critiques s'avisaient de reprocher à l'auteur qu'il pillait les anciens, il leur répondait avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lætamur in ipso.*

Il était aussi grand commentateur, et il y avait tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisait souvent des remarques sur des choses qui n'étaient pas dignes d'être remarquées. Comme sur ses carrés de papier il écrivait quelquefois très-mal à propos des passages d'Hésiode et d'autres auteurs, je ne laissai pas de profiter chez ce savant ; il y aurait de l'ingratitude à n'en pas convenir. J'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages ; et si, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disait-il, quand par hasard il entendait dire que quelque domestique avait fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que

de zèle. En un mot, don Ignacio ne perdait aucune occasion de me porter à la vertu; et ses exhortations faisaient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna était originaire de Madrid; il y avait une parente, appelée Catalina, qui était femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel, étant en pays conquis, est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, et de lui parler. Mon humeur enjouée et mon air aisé lui plurent; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux pe-

tites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix ; comme je vous croyais infidèle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparait à partir pour Grenade. Sa parente et moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçait, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva. Je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, et je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin, qui me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie était plus sérieuse qu'on ne pensait, et que, selon toutes les apparences, je garderais long-temps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ ; il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer, si je mourais, ou pour

récompenser mes services, si je revenais de ma maladie.

Sitôt que je sus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avait tant de pénétration, et je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devait me remettre. Tandis que je faisais ce personnage, Catalina jouait un autre rôle auprès de dona Anna de Guevara, sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étais admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agens. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisait souvent former des entreprises, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, et ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandaient un peu d'adresse, et sans vanité je ne m'en acquittai point mal; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame était si avare, qu'elle ne me faisait pas la moindre part des fruits qu'elle recueillait de mon industrie et de mes peines. Elle s'imaginait

qu'en me payant exactement mes gages, elle en usait avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice m'aurait bientôt fait sortir de chez elle, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui, s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon aimable; cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une personne qui vous a prévenue, et dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina; vous vous dites marié pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disais la vérité, mon aveu sincère lui parut une défaite; et, s'en trouvant offensée, elle changea de manières à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, et nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance et d'honnêteté.

Dans cette conjoncture, j'appris qu'il fallait un laquais au seigneur Gil Blas de

Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne; et ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, et qui par conséquent ne saurait manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur généreux; en faisant ses affaires, vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion; j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, et qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice; et il sera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole : Seigneur de Santillane, ajouta-t-il, faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succé-

der de vertueux sentimens à ses mauvaises inclinations.

Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion était un vrai *picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvait impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.

FIN DU DIXIÈME LIVRE ET DU TOME V.

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

---

## LIVRE NEUVIÈME.

## LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

# HISTOIRE

DE

# GIL BLAS

# DE SANTILLANE.

---

## TOME SIXIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# HISTOIRE

DE

# GIL BLÀS

# DE SANTILLANE,

PAR LESAGE.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ PARMANTIER, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 14.

1824.

# HISTOIRE
DE
# GIL BLAS
## DE SANTILLANE.

## LIVRE ONZIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

*De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.*

J'ai déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordaient ensemble parfaitement bien; l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galans et trop chéris

de nos femmes pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères ; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille ; et peu de jours après Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. J'envoyai mon secrétaire à Valence porter cette nouvelle au gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine et la marquise de Pliego tenir les enfans sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avais reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, et pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse ; et madame la gouvernante, voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château, les habitans de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connaître que tout le hameau prenait part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée ; ou pour mieux dire, elles

se convertirent tout à coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut; et sa mère quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de près: une fièvre violente emporta ma chère épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi; je tombai dans un accablement stupide; à force de sentir la perte que je faisais, j'y paraissais comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état; je ne voulais prendre aucune nourriture, et je crois que sans Scipion, je me serais laissé mourir de faim, ou que la tête m'aurait tourné: mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvait le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il semblait me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse pour l'informer du malheur qui m'était arrivé et de la situation pitoyable

où je me trouvais. Ce seigneur tendre et compatissant, cet ami généreux se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, si la parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, et confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étais de ma tristesse, je ressentis vivement les bontés de don Alphonse.

Ce gouverneur eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avait à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il fallait pour quelque temps m'éloigner de Lirias, où tout me retraçait sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi, le fils de don César me proposa de m'emmener à Valence : et mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servait qu'à irriter mes ennuis, et je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, dont César et sa belle-fille

n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin; ils mirent tour à tour en usage les amusemens les plus propres à me dissiper; mais, malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenait pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venait souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles; il s'en retournait d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyait plus ou moins de disposition à me consoler.

Il entra un matin dans ma chambre : Monsieur me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie : on dit que Philippe III ne vit plus, et que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paraître à la cour et que don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, est premier ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle, sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, et me demanda si je ne prenais aucune part à ce grand changement. Eh! quelle part

veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant, j'ai quitté la cour; tous les changemens qui peuvent y arriver me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Cosclina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurais un désir curieux : j'irais à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettrait : c'est un plaisir que je me donnerais. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrais que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corrompraient-elles encore? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connaissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, interrompis-je en souriant : es-tu las de me voir mener une vie tranquille? Je croyais que mon repos t'était plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avait pu l'obtenir, et qu'il lui était ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent été d'accord avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étais connu, et que je lui avais même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnaisse; Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit don César, et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'aie qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement;

vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne ferait aucune attention à ma figure, si je m'offrais à ses regards ; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirais incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée ; il s'imaginait que je ne paraîtrais pas plus tôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêlerait dans la foule, et m'accablerait d'honneurs et de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevait aux premières charges de l'état, et se poussait à la faveur de mon élévation.

Je me disposais donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César et son fils, qui avaient dans l'esprit que je posséderais bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentais au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnaîtrait. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance

et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui était une très-bonne ménagère.

---

## CHAPITRE II.

*Gil Blas se rend à Madrid; il paraît à la cour; le roi le reconnaît, et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.*

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avais déjà logé, chez Vincent Forero, mon ancien hôte qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'était un homme qui se piquait de savoir tout ce qui se passait, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III

les amis et les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son éminence dans le ministère, mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il serait capable de gouverner le monde entier. Dieu le veuille ! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité ; nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forero, s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étaient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenait le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, et je me mis sur son passage comme il entrait dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma

personne. Là-dessus je pris mon parti. Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnait, que le roi ne me reconnaît point ou que, s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveler connaissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince : à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manége pendant trois semaines; et un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi. Qui êtes-vous? me dit-il; vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majesté avec le

comte de Lemos chez... Ah ! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme; et si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, et que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure ? Oui, sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la tour de Ségovie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevait ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : il fut étonné de voir là un inconnu; et le roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le ; je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étais. Allez, mon ami, ajouta

le monarque en m'adressant la parole, et en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet, et rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avait dit, était dans une agitation inconcevable. Il me demanda d'abord s'il fallait retourner à Valence ou demeurer à la cour. Tu en vas juger, lui répondis-je; et en même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venais d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs? Avouez que nous n'avions pas tort, les seigneurs de Leyva et moi, de vous exhorter à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrais un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices, ni

un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste, que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hiver, il écoutait à la clarté des bougies tous ceux qui avaient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, et de là j'observai bien le comte quand il parut; car j'avais fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, et qui pouvait passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avait les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas; sa tête, qui était d'une grosseur excessive, lui tombait sur la poitrine; ses cheveux étaient noirs et plats, son visage

long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, et son menton pointu et fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisait pas un beau seigneur ; néanmoins comme je le croyais dans une disposition obligeante pour moi, je le regardais avec indulgence ; je le trouvais agréable. Il est vrai qu'il recevait tout le monde d'un air affable et débonnaire, et qu'il prenait gracieusement les placets qu'on lui présentait ; ce qui semblait lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer et me faire connaître, il me lança un regard rude et menaçant ; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'était naturellement ; je sortis de la salle, fort étourdi d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que j'en devais penser.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendait à la porte : Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il ; mais elle n'est pas difficile à deviner : le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans

doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je : en même temps je lui appris de quelle façon j'avais été reçu. Il m'écouta fort attentivement, et me dit : Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir, je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui, me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant comme si ma vue lui eût fait de la peine; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de partir sur-le-champ pour retourner à Valence; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avait conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veut m'écarter de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir

d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerais pas si facilement le terrain. J'irais me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami: si je faisais cette démarche imprudente, je ne tarderais guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire à ce discours rentra en lui-même; et, considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvait nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avais de quitter Madrid, dont je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

## CHAPITRE III.

*De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il était d'abandonner la cour, et du service important que Joseph Navarro lui rendit.*

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je le saluai, et l'abordai en lui demandant s'il me reconnaissait, et s'il serait encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avait payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc, me dit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi? Oui, lui répondis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph

entre mes bras, et tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avait appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires, mais il ignorait tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avais eue avec le roi, et je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le ministre venait de me faire, non plus que le dessein où j'étais de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il : puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier; c'est un seigneur plein de fantaisies : quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte, et lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince, c'est de quoi je puis vous assurer. J'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga, mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, et qui partage avec lui

les soins du gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurais, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-temps sans le revoir; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur; mon maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarès son neveu, et je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, et lui répondis que je sentirais vivement toute ma vie l'obligation que j'avais à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appelait à juste titre *le flambeau du conseil*. Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, et reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte

d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui, m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai un bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferais dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisais : mais, au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient. Quand le roi mon maître ne m'aurait pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferais par ma propre inclination. D'ailleurs don Baltazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en

faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, et demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots son excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe, ce qu'elle avait coutume de faire tous les jours après avoir donné audience ; ensuite elle se rendait au lever du roi.

---

## CHAPITRE IV.

*Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.*

Je ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, et de demander son intendant, qui s'appelait don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que, me saluant avec des marques de respect : Seigneur, me dit-

il, suivez-moi, s'il vous plaît; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pièces de plain-pied, qui composaient le second étage d'une aile du logis, et qui étaient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, et vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, son excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions? N'y aurait-il point de la malice là-dedans? et ne serait-ce pas encore pour se divertir que le ministre me ferait un traitement si honorable? Pendant que j'étais dans cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandait. Je me

rendis dans le moment auprès de monseigneur, qui était tout seul dans son cabinet. Eh bien, Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement et des ordres que j'ai donnés à don Raimond ? Les bontés de votre excellence, lui répondis-je, me paraissent excessives, et je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc, répliqua-t-il. Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin ? Non sans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne saurait t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étais au duc de Lerme.

Mais à propos de ce seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivais familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connaissance, et quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien ; j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étais trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étais tiré, ce que

je pratiquai encore fort heureusement; c'est-à-dire que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes et passai légèrement sur les choses qui me faisaient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien; je détaillai tous les beaux coups que je savais qu'il avait faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices et des gouvernemens.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès, et si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment, reprit son excellence, c'est don Rodrigue qui a causé ta prison? voilà ce que j'igno-

rais. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect; mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que, tout grave qu'il était, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce, et tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avait eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant que le lendemain il ne manquerait pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de la disposition favorable où le premier ministre était pour moi.

## CHAPITRE V.

*De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.*

D'ABORD que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avais bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensait de ce que je venais de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune. Tout vous rit; vous plaisez au premier ministre; et ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat et ses principaux officiers en vous découvrant leurs différens caractères; je veux, à son exemple, vous faire connaître le comte, la

comtesse son épouse, et dona Maria de Guzman, leur fille unique.

Le ministre a l'esprit vif, pénétrant, et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, et un politique des plus raffinés. Ajoutez à cela qu'il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paraître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le ciel veuille préserver la monarchie! Il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, et il écrirait aussi bien qu'il parle, s'il n'affectait pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscure et trop recherché. Il pense singulièrement; il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit, et voici celui de son cœur : il est généreux et bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas? De plus on l'accuse d'ingratitude, pour avoir fait exiler

le duc d'Uzède et le frère Louis Aliaga, auxquels il avait, dit-on, de grandes obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner; l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnaissant.

Dona Agnès de Zuniga è Velasco, comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connais que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman, qui, sans contredit, est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie et l'idole de son père. Réglez vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux dames: et paraissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez un haut et puissant seigneur.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar, mon maître; quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit; conservez son estime et son amitié, il peut dans l'occasion vous servir. Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent

ensemble l'état, n'y aurait-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues ? Au contraire, me répondit-il, ils sont dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar, le comte d'Olivarès ne serait peut-être pas premier ministre ; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis et les partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, et les autres pour son fils ; mais mon maître, le plus délié des courtisans, et le comte, qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures, et en prirent de si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrens. Le comte d'Olivarès étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar son oncle, lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans. De sorte que, resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paraît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec

Joseph, et dont je me promis bien de profiter : après quoi j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avait eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisirait toujours les occasions où il s'agirait de me faire plaisir, et qu'il était bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parlerait encore en ma faveur : voulant du moins, disait-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étaient chers, et qu'au lieu d'un protecteur j'en avais deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenait ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui, pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, riaient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'il avaient pour nous. Lorsque après avoir desservi, ils se furent retirés, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies, que son humeur gaie et ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de

la brillante situation où je commençais à me voir, je ne me sentais encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi, m'étant couché, je m'endormis tranquillement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvais l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étais à peine habillé le lendemain matin, qu'on vint me chercher de la part de monseigneur. Je fus bientôt auprès de son excellence, qui me dit : Oh çà, Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnait des mémoires à rédiger; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées; il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon

prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses états florissans, et ses sujets parfaitement heureux.

Après que monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenait les justes sujets qu'on avait de se plaindre de l'administration précédente; et je me souviens qu'il y avait dix articles, dont le moins important était capable d'alarmer les bons Espagnols; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'état sous le dernier règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvaient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme était, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne.

Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme !

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurais les esprits en faisant avec art concevoir au peuple de belles espérances pour l'avenir. Je faisais parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettais monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis, et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étaient pas de son goût, il les changea; et je jugeai, par ses corrections, qu'il aimait, comme Navarro me l'avait dit, les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou pour

mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire; et, pour témoigner jusqu'à quel point il en était satisfait, il m'envoya par don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

---

## CHAPITRE VI.

*De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.*

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre seigneurie. Êtes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude? Vive le comte d'Olivarès! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent

d'une pistole : et le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrais bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je; et c'est de quoi j'allais te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendais, pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurerais ou non à la cour. A présent que je suis sûr de mon fait, tu n'as qu'à partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serais jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Mon cher maître, s'écria le fils de la Coscolina, que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y serai bientôt. Les deux chevaux de don Alphonse sont tous prêts.

Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire; et cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut. Pars, lui dis-je, et reviens promptement, car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai par négligence laissé passer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monsieur, me répondit Scipion, dans six semaines je vous rendrai compte de ces deux commissions; j'aurai parlé aux seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, et revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans donner au diable les trois quarts et demi de ses habitans. Je comptai donc au fils de la Cos-

clina cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il allait entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plus tôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui était peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; et si les coups de griffe qu'y recevait ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisait, et entre autres celles de fournir, par une sage économie, aux dépenses de l'état sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avaient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avait été dans cet ouvrage



que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, et qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étaient enrichis, Dieu sait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avaient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi-bien que les gratifications qui se faisaient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvait exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever, autant qu'il me serait possible, au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, monseigneur, lui dis-je; votre excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avais déjà travaillé; et là je me mis à l'ou-

vrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il fallait garder avec soin tout l'argent qui était dans le trésor royal, et qu'il ne devait être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il était à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisais voir au monarque, car c'était à lui que s'adressait le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions et gratifications qui se prenaient sur ses revenus ordinaires, il ne se priverait point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendraient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il était en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avait, pour les uns, des vices-royautés; des gouvernemens, des ordres de chevalerie, des emplois militaires; pour les autres des commanderies et pensions dessus, des titres avec des magistratures; et enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui était beaucoup plus

long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissemens qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendrait son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son excellence, voyant que cet écrit lui faisait beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avais, que j'en recueillisse quelque fruit; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille : ce qui me fut d'autant plus agréable que ce n'était pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

## CHAPITRE VII.

*Par quel hasard, dans quel endroit, et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.*

Rien ne faisait plus de plaisir à monseigneur que d'apprendre ce qu'on pensait à Madrid de la conduite qu'il tenait dans son ministère. Il me demandait tous les jours ce qu'on disait de lui dans le monde. Il avait même des espions qui, pour son argent, lui rendaient un compte exact de tout ce qui se passait dans la ville; ils lui rapportaient jusqu'aux moindres discours qu'ils avaient entendus; et comme il leur ordonnait d'être sincères, son amour-propre en souffrait quelquefois, car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'aperçus que le comte aimait qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dîner dans les lieux publics, et de me mêler à la conversation des

honnêtes gens, quand il s'y en trouvait. Lorsqu'ils parlaient du gouvernement, je les écoutais avec attention; et s'ils disaient quelque chose qui méritât d'être redit à son excellence, je ne manquais pas de lui en faire part; mais il faut observer que je ne lui rapportais rien qui ne fût à son avantage.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital; il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa : je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nuñez, je demeurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, et m'envisagea de la même façon. Enfin rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté

j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ses paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. Eh quoi, m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là! Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux-esprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face: je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant mon ami, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nuñez; ton maintien est sage et modeste; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces, repris-je,

ont purifié ma vertu, et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement ? ne serais-tu pas intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent ; je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente, en ce moment, de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement, qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui répliquai-je, mon cher Nuñez ; mais gare la rechute. C'est ce que

je n'appréhende point du tout, repartit-il; j'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses. Quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration : vous me paraissez furieusement épris de ses doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion; il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux; je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage : je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissemens du public que ses sifflets : on ne sait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les poëtes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté, si on les remet au théâtre vingt ans après, elles

sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée; et ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. D'où je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusans qu'on met au jour; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille, dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poëte des Asturies ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel-esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me pue,

et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif; mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avait une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami, s'écria le fils du barbier Nuñez, transporté de joie et de reconnaissance, quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à venir me voir aussitôt que sa santé serait rétablie. Il fit paraître une extrême surprise lorsque je lui dis que j'étais logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres, je me réjouis

de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

---

## CHAPITRE VIII.

*Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid; et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.*

Le comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre, avait un faible que je ne découvris pas infructueusement; c'était de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevait que quelqu'un s'attachait à lui par inclination, il le prenait en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation : je ne me contentais pas de bien faire ce qu'il me commandait, j'exécutais ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissaient. J'étudiais son goût en toutes choses, pour m'y conformer, et prévenais ses désirs autant qu'il m'était possible.

Par cette conduite, qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avais le même faible que lui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero, son premier secrétaire.

Carnero s'était servi du même moyen que moi pour plaire à son excellence; et il y avait si bien réussi, qu'elle lui faisait part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire et moi, les deux confidens du premier ministre, et les dépositaires de ses secrets, avec cette différence, qu'il ne parlait à Carnero que d'affaires d'état, et qu'il ne m'entretenait, moi, que de ses intérêts particuliers; ce qui faisait, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfait l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avais sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse l'occasion d'être avec le comte-duc, me mettait à portée de voir le fond de son âme, que,

tout dissimulé qu'il était naturellement, il cessa de me cacher lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressemblait moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu; cependant je suis encore plus heureux qu'il n'était au plus haut point de sa fortune. Il avait deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son propre fils, et dans le confesseur de Phillippe III; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avénement au ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des vice-royautés ou par des ambassades de tous les seigneurs, qui, par leur mérite personnel, auraient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement:

de sorte que je puis dire, à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur : comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit; je te crois sage, prudent, discret : en un mot, tu me parais propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence, et qui soit dans mes intérêts.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me montèrent subitement à la tête, et réveillèrent en moi des sentimens dont je croyais avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrais de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugerait à propos de me charger.

Pendant que j'étais ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les seigneurs de Leyva en leur apprenant l'ac-

cueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, et la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurais fait encore plus de plaisir si tu leur avais pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits, depuis ton départ, dans le cœur de son excellence. Dieu en soit loué, mon cher maître! me répondit-il : je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ? Ah ! monsieur, me repartit-il en prenant tout à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel ! m'écriai-je, ma mère est morte assurément ! Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi-bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je

n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfans ont grand besoin pour devenir reconnaissans dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devais pour le soin qu'il avait eu de mon éducation. Ma douleur, à la vérité, ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parens.

---

## CHAPITRE IX.

*Comment et à qui le comte-duc maria sa fille unique, et des fruits amers que ce mariage produisit.*

Peu de temps après le retour du fils de la Cosclina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginais qu'il méditait quelque grand coup d'état; mais ce qui le faisait rêver ne regardait que sa famille. Gil Blas, me dit-il une après-dînée, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui,

mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria, ma fille, continua-t-il, est nubile, et il se présente un grand nombre de seigneurs qui se la disputent. Le comte de Niéblès, fils aîné du duc de Medina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio et de ma sœur aînée, sont les deux concurrens qui paraissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur don Ramire Nuñez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzman d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur et aux enfans qu'il aura de ma fille que je prétends laisser tous mes biens, et les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse : de manière que mes petits-fils, et leurs descendans sor-

tis de la branche d'Abrados et de celle d'Olivarès, passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Eh bien, Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein? Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondis-je; ce projet est digne du génie qui l'a formé; tout ce que je crains, c'est que le duc de Medina Sidonia pourra bien en murmurer. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio, ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais, après tout, je veux me satisfaire, et don Ramire l'emportera sur ses rivaux: c'est une chose décidée.

Le comte-duc, m'ayant appris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi-bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchaient,

et s'en remettant entièrement au choix que feraient leurs majestés; mais il ne laissait pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connaître que c'était celui de tous qui lui était le plus agréable. Aussi le roi, qui avait une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse : *Je crois don Ramire Nuñez digne de dona Maria; cependant choisissez vous-même. Le parti qui vous conviendra le mieux sera celui qui me plaira davantage.*

LE ROI.

Le ministre affecta de montrer cette réponse; et feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral; ce qui piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzman, qui s'étaient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins les uns et les autres, ne pouvant empêcher ce mariage, affectèrent de le célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en était charmée; mais les mécontens furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle

pour le comte-duc. Dona Maria accoucha, au bout de dix mois, d'une fille qui mourut en naissant, et fut elle-même peu de jours après la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avait pour ainsi dire des yeux que pour sa fille, et qui voyait avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, et ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avait avec celle de la marquise de Toral rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre, tout accablé qu'il était de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il était étonné de me voir entrer si chaudement dans ses chagrins: Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah! monseigneur,

lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudrait que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur si je ne les sentais pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis.

---

## CHAPITRE X.

*Gil Blas rencontre par hasard le poëte Nuñez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.*

Le ministre commençait à se consoler, et moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Asturies, que je n'avais pas revu depuis sa sortie de

l'hôpital. Il était fort proprement vêtu. Je l'appelai; je le fis monter dans mon carrosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint-Jérôme.

Monsieur Nuñez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard; sans cela je n'aurais pas le plaisir que j'ai de.... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation, je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjure la poésie, et j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier, comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, trésorier des galères du roi. Ce don Bertrand, qui voulait avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentaient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je, car ce don Bertrand est apparemment

fort riche. Comment riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour un homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris pour lui à l'une en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir : Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires? Très-grassement, répondit-il. Les gens riches ne sont pas tous généreux, et j'en connais qui sont de francs vilains : mais don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le seigneur, et de bien passer mon temps avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier

a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, et pour en apercevoir les défauts? Oh que non, me répondit Nuñez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connaisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, et soutient son opinion d'un ton si haut et avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne; car, outre les épithètes désagréables que je ne manquerais pas de m'attirer, je pourrais fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, et je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie dont il m'a donné

l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux; et si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poëte le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *le comte de Saldagne*. Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique.

Enfin, le jour de la première représentation arriva. Je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce à laquelle je m'intéressais. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Eh bien! lui dis-je, comment *le comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public? Fort brutalement, répondit-il;

jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi je le suis, lui répliquai-je, de la fureur que Nuñez a de composer des poëmes dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis lui faire ? C'est ainsi que par amitié je pestais contre le poëte des Asturies, et que je m'affligeais du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissait.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *comte de Saldagne*. Tous les spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui; et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poëte Nuñez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, serait-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi jus-

tifier ta joie immodérée ? Oui, sans doute, répondit-il : je t'ai déjà dit que don Bertrand avait mis du sien dans ma pièce ; par conséquent il la trouvait excellente. Il a été piqué vivement de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nuñez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* Si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît à moi, et cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur-le-champ : le trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *comte de Saldagne*, puisqu'elle avait tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'aurait-il mené ? A rien. Je n'aurais tiré de mon tra-

vail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

---

## CHAPITRE XI.

*Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle-Espagne.*

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poëte Nuñez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disait-il, le caprice de la fortune qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrais bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disais-je, et plus tôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeler le temple de la Fortune la maison d'un premier ministre, où l'on accorde surtout des grâces qui engraissent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il ;

mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquai-je, sois tranquille; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement, il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenais un matin avec don Raimond Caporis, intendant de ce premier ministre, et notre conversation roulait sur les revenus de son excellence. Monseigneur jouit, disait-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus; et il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand-chambellan, de grand-écuyer et de grand-chancelier des Indes, lui rapportent deux cent mille écus; et tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes : savez-vous bien de quelle manière? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile et des grains que lui fournit sa comté d'Olivarès;

il ne paie point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le Nouveau-Monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà, par ce trafic, gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne vous paraîtra pas étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutait notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond sans l'interrompre. Parbleu! seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serais ravi d'être une de ces personnes-là; aussi-bien il y a long-temps que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des

gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis), je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à don Raimond; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela étant, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de son excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il était de faire un voyage dont il espérait tirer tant de

profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, et je ne vis pas de sang-froid son départ.

## CHAPITRE XII.

*Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas et de la joie qui la suivit.*

A peine eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenait ces paroles: *Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image Saint-Gabriel, dans la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur-le-champ, je pris le chemin de la rue de Tolède; et en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. Que vois-je? m'écriai-

je: Vous ici, seigneur? Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh! qui vous amène à Madrid? lui dis-je. Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, et le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence; puis, reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Je n'en sais rien, répondit-il; mais j'impute ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui, depuis un mois, est relégué dans son château de Dénia.

Oh! vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrète: n'en cherchez pas la cause ailleurs; et permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti:

je vais me retirer, avec ma famille, au château de Leyva, où je passerai, dans un profond repos, le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paraître devant un superbe ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol! Cependant, c'est une nécessité; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, ne vous présentez pas devant le ministre que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnaissance et l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il aurait incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlais plus d'affaires d'état depuis les deux mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il était vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il

en ignorait la raison. Là-dessus je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvait avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étais si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paraître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane? me dit-il aussitôt qu'il me vit. J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Quelqu'un t'aurait-il fait quelque offense? Parle, tu seras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrais vous cacher ma douleur, je ne le pourrais pas; je suis au désespoir. On vient de me dire que don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence; on ne pouvait m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas? reprit le ministre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonse et à son gouvernement? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avais aux seigneurs de Leyva : ensuite je lui ra-

contai de quelle façon j'avais obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissait..

Quand son excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit: Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorais ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardais don Alphonse comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place: la visite qu'il a faite à cette éminence ne te l'aurait-il pas rendu suspect? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devait son poste; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonse, ton ami, n'était que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Aragon: c'est ce que je te permets de lui faire savoir, et tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je

passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point qu'il y parut au remercîment que je fis à monseigneur : mais le désordre de mon discours ne lui déplut point ; et, comme je lui appris que don Alphonse était à Madrid, il me dit que je pouvais le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image Saint-Gabriel, où je ravis le fils de don César en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvait croire ce que je lui disais, tant il avait de peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très-poliment, et lui dit qu'il s'était si bien conduit dans son gouvernement de la ville de Valence, que le roi, le jugeant propre à remplir une plus grande place, l'avait nommé à la vice-royauté d'Aragon. D'ailleurs, ajouta-t-il, cette dignité n'est point au-dessus de votre naissance, et la noblesse aragonaise nc saurait murmurer contre le choix de la cour.

Son excellence ne fit aucune mention de moi, et le public ignora la part que j'avais

à cette affaire; ce qui sauva don Alphonse et le ministre des mauvais discours qu'on aurait pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercîmens. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi de voir les trois personnes du monde qui m'étaient les plus chères m'embrasser à l'envi! Aussi sensibles à mon zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le vice-roi allait faire à leur maison, ils ne pouvaient se lasser de me tenir des discours reconnaissans. Ils me parlaient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur; il semblait qu'ils eussent oublié qu'ils avaient été mes maîtres; ils croyaient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi et son ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille,

pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable; et les Aragonais firent connaître par leurs acclamations que je leur avais donné un vice-roi qui leur était fort agréable.

---

## CHAPITRE XIII.

*Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos et don André de Tordesillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston et de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordesillas.*

Je nageais dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé; les seigneurs de Leyva mêmes en étaient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connaître à mes lecteurs que je n'étais plus ce même Gil Blas

qui, sous le ministère précédent, vendait les grâces de la cour.

J'étais un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenais avec des seigneurs qui, me connaissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignaient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'état que j'avais laissé dans la tour de Ségovie. Il était avec le châtelain don André de Tordesillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part et d'autre, don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, et nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmène dans un endroit où le seigneur de Tordesillas et moi nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis; nous fendîmes la presse, et nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de don Gaston qui l'attendait dans la rue; nous y montâmes tous trois,

et nous nous rendîmes à la grande place du marché, où se font les courses de taureaux. Là demeurait Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'était en effet mon dessein, lui répondis-je; et tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de sentiment : mais quand j'ai su que le prince son fils était sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnaîtrait. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avais à vous apprendre. Et vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie? Non vraiment, me répondit-il, le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout

dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : le premier ministre n'a pas sitôt su que j'étais dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avait eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte-duc d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation ; vous êtes pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'était pas coupable. Quoique Portugais, et parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis ; et, pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de

trahison, le roi vous donne une lieutenance dans sa garde espagnole. J'acceptai cet emploi, en suppliant son excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Eleonor de Laxarilla, ma tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, et je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déjà passé Colménar, et nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un cavalier qui se défendait vaillamment contre trois hommes qui l'attaquaient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir; je me hâtai de le joindre, et je me mis à son côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étaient masqués, et que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force et leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs: je perçai un des trois; il tomba de cheval, et les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avais tué, puisque après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, dange-

reusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise lorsque je reconnus dans ce cavalier Combados, le mari de dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étais son défenseur. Ah! don Gaston, s'écria-t-il, quoi! c'est vous qui venez me secourir! Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'était celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse. Je l'ignorais en effet, lui répondis-je; mais, quand je l'aurais su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous assez mal de moi pour me croire une âme si basse? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; et si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié dona Helena, sachez que je ne désire point sa possession aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette

sorte, mon laquais descendit de cheval; et s'étant approché du cavalier qui était étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, et nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avait injustement disputée, nourrissait depuis long-temps le désir de m'assassiner, et avait enfin choisi ce jour pour le satisfaire; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang coulait à bon compte, et nous nous affaiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très-dangereuses. Il nous pansa, et le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas étaient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, et ses pronostics ne furent point faux.

Combados, se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme pour l'informer de ce qui s'était passé, et du triste état où il se trouvait. Dona Helena fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avait deux causes différentes : le péril que courait la vie de son époux, et la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causait une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, et je regarde ma mort comme une punition du ciel, de vous avoir, par une tromperie, arrachée à don Gaston ; bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Helena ne lui répondit que par des pleurs ; et véritablement c'était la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'était servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avait

pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçaient une prochaine guérison. La jeune veuve, uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devait à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvais. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir. Alors dona Eleonor, ma tante, et don George de Galisteo, résolurent de nous marier promptement, Hélène et moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas, et peu de jours après je revins à Madrid avec dona Helena. Comme j'avais passé le temps prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignais que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avait promise; mais il n'en avait point disposé, et il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la garde espagnole, et j'ai de l'agrément dans mon emploi. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, et je vis content avec eux. Je voudrais pouvoir en dire autant, s'écria don André; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon poste, qui ne laissait pas de m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étais du duc de Lerme, et vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi! Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service? Souvenez-vous que, par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir, présentement que j'ai l'oreille du pre-

mier ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordesillas; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas de grâce à la Nouvelle Espagne; je n'y voudrais point aller quand on m'y voudrait faire président de l'audience même de Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par dona Helena, qui arriva dans la salle, et dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étais formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, et dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Helena, ma conversation lui plaisait, car vous en faisiez toujours la matière. La fille de don George répondit modestement à ma politesse, après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étais ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite, m'adressant à Tordesillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; et lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui

dis-je, don André, j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit son excellence, la place de gouverneur de la prison royale de Valladolid est vacante; elle rapporte plus de trois cents pistoles par an : il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je; valût-elle dix mille ducats de rente, je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé don André de Tordesillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie : j'aimerais à lui faire ce présent, pour reconnaître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : A ce que je vois, Gil Blas, tu veux faire un gouverneur de prison royale comme tu as fait un vice-roi. Eh bien soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordesillas; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille? Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua son excellence; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je; le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout se vendait alors, je me conformai à l'usage; et comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Tordesillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étais de m'être ac-

quitté envers lui des obligations que je lui avais.

## CHAPITRE XIV.

*Santillane va chez le poëte Nuñez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.*

Il me prit envie une après-dînée d'aller voir le poëte des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il était logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nuñez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui était à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine; il occupe un corps-de-logis sur le derrière. J'y allai; et, après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table avec cinq ou six de ses confrères, qu'il régalait ce jour-là.

Ils étaient sur la fin du repas, et par conséquent en train de disputer; mais aus-

sitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyans discours. Nuñez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles, tout les convives se levèrent aussi pour me saluer; et en faveur du titre qui m'avait été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, et même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchait de continuer à s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, il me semble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le, de grâce, ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parlaient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas, qui est un savant du premier ordre, demandait au seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressait dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, et je lui ai

répondu que c'était le péril où se trouvait Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse; je m'imaginai que Melchior ne l'avait faite que pour égayer la conversation. Je ne connaissais pas ce savant; c'était un homme qui n'entendait nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siége de Troie : concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise; pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfans; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les

clouer au port, et s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein, je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villegas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nuñez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorans et d'esprits vulgaires. Je m'attendais à tous momens à voir ces messieurs s'échauffer et se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations : cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeurait plus chez

son trésorier, et s'ils étaient brouillés tous deux. Brouillés! me répondit-il, le ciel m'en préserve; je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier; ainsi j'ai loué ce corps-de-logis pour y recevoir mes amis, et me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort souvent; car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers; et ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nuñez, et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie. Les huit cents pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont point rapporté le quart de ce que t'a valu ton *comte de Saldagne*.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

# LIVRE DOUZIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.*

Il y avait déjà près d'un mois que monseigneur me disait tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre, et ce temps ne venait point. Il arriva pourtant, et son excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ses talens ; on prétend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enlève le spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paraître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique et la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'en-

tendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse ; je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi : je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à monseigneur que je lui rendrais bon compte de cette affaire, et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement, ce qui fut fort du goût de son excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte, me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto-da-fé* * qui doit se faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenait à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions

* Acte de foi.

qui aient jamais été faites : il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville ; et l'on faisait ce carillon pour avertir le peuple qu'on allait commencer l'*auto-da-fé*. Curieux de voir cette fête, je m'habillai à la hâte, et me rendis à l'inquisition. Il y avait tout auprès, et le long des rues par où la procession devait passer, des échafauds sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'apercus bientôt les dominicains, qui marchaient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étaient immédiatement suivis des tristes victimes que le saint-office voulait immoler ce jour-là. Ces malheureux allaient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, et son parrain * à son côté. Les uns avaient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de

* On appelle *parrains* toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans *l'auto-da-fé* et qui sont obligées d'en répondre.

croix de saint-André peintes en rouge, et appelé *san benito*, les autres portaient des *carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardais de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardais bien de laisser paraître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnaître parmi ceux qui avaient la tête ornée de *carochas* le révérend père Hilaire, et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper: Que vois-je, dis-je en moi-même? Le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avais eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire et des *carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venais de voir; mais les images affligeantes dont j'avais l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avait chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'était par là que je devais commencer; et sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui : Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté repris-je les comédiens de Tolède; aurait-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse re-

marquer, vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle jouerait ce jour-là. Il me répondit que oui, et même qu'elle avait un rôle très-brillant dans la pièce qu'on allait représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avaient rien négligé de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre charmantes; mais, malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendais. Enfin Lucrèce sortit du fond du théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Ah! la voici, dis-je en moi-même : quel air de noblesse ! que de grâces! les beaux yeux! la piquante créature ! Effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, et je joignis volontiers mes applaudissemens à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. Eh bien, me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public? Je n'en suis pas surpris lui répondis-je. Vous

le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'eussiez entendue chanter; c'est une sirène : malheur à ceux qui l'écoutent sans se boucher les oreilles! Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable; ses pas aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, et forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajouta-t-il, elle pourrait en avoir; car Lucrèce est sous la conduite de sa tante Estelle, qui, sans contredit, est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier pour lui demander si cette Estelle était une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il. Elle n'a pas joué aujourd'hui; et nous n'y avons pas gagné; elle fait ordinairement la suivante, et c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu! Peut-

être même en met-elle trop ; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grâce. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; et, sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avais laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; et la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenait avec quelques seigneurs, qui ne regardaient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure ; mais, soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connaître, et reçut mes civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement, et je résolus, dans ma colère, de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disais-je, je ne veux pas que sa nièce ait

l'honneur de paraître devant le roi ; je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, et qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que son excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle était la vengeance que je me promettais de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparais à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, et me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, et qui contenait ces paroles : *Oubliez la manière dont vous avez été reçu hier au soir dans les foyers comiques, et laissez-vous conduire où le porteur vous mènera.* Je suivis aussitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouva Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers; un ancien ami comme vous était en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux; mais je vous dirai, pour m'excuser, que j'étais de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étais occupée de certains discours médisans qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, et dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure, n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras:

comment vous en tirâtes-vous ? N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour apaiser votre amant portugais ? Point du tout, répondit Laure ; ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si faibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier.

Je soutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étais mon frère. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie et de la fureur ? Narcissa, ma camarade et ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là ; elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui, pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arsénie. Rien n'est plus faux, la veuve de don Antonio Cœllo a toujours eu des sentimens trop relevés

pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation, et le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère; s'il était présent, il pourrait confondre la calomnie, mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter; et ce débonnaire seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, et la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avais enlevé. Après cela, je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens se séparèrent : les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, et moi je vins à Tolède, où je suis depuis dix ans avec ma nièce Lucrèce, que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étais à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, et que je confronte ce temps avec l'âge de votre nièce, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de don Antonio; comme vous saisissez les époques! Il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Eh bien oui, mon ami, Lucrèce est fille du marquis de Marialva et la mienne : elle est le fruit de notre union; je ne saurais te le céler plus long-temps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora! Je vous dirai de plus que Lucrèce est un sujet d'un mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il serait

à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorsque j'étais secrétaire du marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être père de Lucrèce, c'est un soupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour, à Laure, de mes principales aventures, et de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connaître qu'il ne lui était pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde : vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille dans la troupe du prince

quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrais au mot, reprit Laure, et je partirais dès demain pour Madrid, si je n'étais pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, et c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans ; une actrice si jolie est faite pour les gens de cour, elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevais ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé, tant elle était mignonne et gracieuse. Elle venait de se lever ; et sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentait à la vue un objet ravissant. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris

enchanteur : Je vous rends de très-humbles grâces de votre obligeante intention ; mais, en voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville et révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la cour, et vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs vous ne causiez de la division parmi nos grands. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrèce ne peut faire du bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation, et j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'était une fille d'un esprit supérieur ; ensuite je pris congé de ses deux dames

en leur protestant qu'elles auraient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

---

## CHAPITRE II.

*Santillane rend compte de sa mission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, et de son début à la cour.*

A mon retour à Madrid je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question ? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour ? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible, s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans

ses yeux, et qui me fit penser que c'était pour son propre compte qu'il m'avait envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit son excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage; je serai bien aise de l'entendre. Alors, prenant la parole, pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avait eu Lucrèce du marquis de Marialva, seigneur portugais, qui, s'étant arrêté à Grenade en voyageant, était devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'était passé entre ces comédiennes et moi, il me dit: Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité; cela m'intéresse pour elle encore davantage, il faut l'attirer ici. Mais continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé; ne me mêle point là-dedans: que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que son excellence voulait qu'il expédiât un

ordre par lequel le roi recevait dans sa troupe Estelle et Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Oui-dà, seigneur de Santillane, répondit Carnero avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque, selon toutes les apparences, vous vous intéressez pour ces deux dames. En même temps il dressa l'ordre lui-même et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur-le-champ à Estelle par le même laquais qui m'avait accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère et la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où, après mille offres de service de ma part, et autant de remercîmens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles, que la troupe du prince venait de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent par une comédie qu'elles avaient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des comédiens un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étais en faveur des talens de la mère et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étais dans leurs intérêts. Mais à peine eurent elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, et Lucrèce, comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux; les autres furent touchés de la douceur de sa voix; et tous, frappés de ses grâces et du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc, qui prenait encore plus de part que je ne croyais au début de cette actrice, était à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la pièce, fort satis-

fait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en était véritablement bien affecté, je le suivis chez lui; et m'introduisant dans son cabinet, où il venait d'entrer : Eh bien, monseigneur, lui dis-je, votre excellence est-elle contente de la petite Marialva ? Mon excellence, répondit-il en souriant, serait bien difficile si elle refusait de joindre son suffrage à celui du public : oui, mon enfant, je suis charmé de ta Lucrèce, et je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.

---

## CHAPITRE III.

*Lucrèce fait grand bruit à la cour et joue devant le roi qui en devient amoureux. Suites de cet amour.*

Le début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour, dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrèce : ils en firent un si beau portrait,

que le monarque en fut frappé; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisaient sur lui, il gardait le silence et semblait n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'était que certaine actrice qu'on louait tant. Le ministre lui répondit que c'était une jeune comédienne de Tolède, qui avait débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connaissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de votre majesté. Le roi sourit en entendant prononcer mon nom; peut-être parce qu'il se ressouvint dans ce moment que c'était moi qui lui avais fait connaître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrais le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer demain cette Lucrèce; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entre-

tien et appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je viens, dis-je à Laure, que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire : mais je vous conseille de choisir une pièce où il y ait de la danse et de la musique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrèce possède. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, et il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait. Il ne saurait manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtait plus de charmes que ses habits de théâtre les plus superbes : il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse et le chant; il pourrait bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette

tentation ; tout puissant monarque qu'il est, il pourrait trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrèce, quoiqu'élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu ; et quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène, elle aime encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva, en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériterait, s'il abaissait jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivait que ce prince voulût s'attacher à vous et vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire ? Pourquoi non ? répondit-elle. Oui, sans doute ; et, vertu à part, je sens que ma vanité serait plus flattée d'avoir résisté à sa passion que si je m'y étais rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure ; et je quittai ces dames, en

louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrèce, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin j'eus les yeux attachés sur le monarque, et je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensait; mais il mit en défaut ma pénétration par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étais en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne; et comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il serait bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier : va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné; cours, et reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trou-

vai seul. Il se promenait à grands pas en m'attendant, et paraissant avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrèce, dont il m'obligea de lui conter l'histoire : ensuite il me demanda si la petite personne n'avait pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances; ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrèce, je veux que ce soit par ton entremise qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avait pour plus de cinquante mille écus de pierreries, et dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avait dit. Je m'imaginais que ce ministre en serait plus affligé que réjoui; car je croyais, comme je l'ai déjà dit, qu'il avait des vues amoureuses sur Lucrèce, et qu'il

apprendrait avec chagrin que son maître était devenu son rival; mais je me trompais. Bien loin d'en paraître mortifié, il en eut une si grande joie, que, ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre : *Oh! parbleu, Philippe*, s'écria-t-il, *je vous tiens; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur*. Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc : je vis par là que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchait à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, et dont il y a bien des seigneurs à la cour qui se feraient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu; tu l'auras tout entier, et de plus tout le fruit.

C'est ainsi que son excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume; car depuis ma

prison je m'étais accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvais pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disait. Cependant, si je n'étais point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avais pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyais en même temps que mon obéissance serait agréable au ministre, à qui je ne songeais qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et lui présentai l'écrin à la fin de mon discours. A la vue des pierreries, la dame, ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurais tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle ; je suis ravie que ma fille ait fait une conquête si précieuse ; j'en conçois tous les avantages. Mais, entre nous, je crains que

Lucrèce ne le regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables et riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois : j'en conviens, et vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si, bien loin de se croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses pierreries.

Je ne doutais point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptais fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise, le jour suivant, que Laure avait eu autant de peine à porter sa fille au mal que les autres mères en ont à porter les

leurs au bien; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regret de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout à coup le monde, et s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade et mourut de chagrin. Laure, de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des *Filles pénitentes*, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce; mais ce jeune prince n'étant pas d'humeur à s'affliger long-temps, s'en consola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

## CHAPITRE IV.

*Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.*

Je sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrèce; et j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que, me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avais servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée; je témoignai même au ministre la répugnance que j'avais à le porter, et je le priai de m'employer à toute autre chose. Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme; et puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite et si belle, que je la fis suivre. J'appris

que c'était une Génoise, nommée dona Margarita Spinola, qui vivait à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit que don Francisco de Valeasar, alcade de cour, homme riche, vieux et marié, faisait pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'aurait dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valeasar. J'eus cette fantaisie; et, pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise, et cette entrevue fut suivie de plusieurs autres; si bien que mon rival et moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être avait-elle encore quelque autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, et mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier : mais aucun, ne pouvant en conscience se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le re-

connaître ; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries : ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et, qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avais à te faire, et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, l'élever aux honneurs et le reconnaître pour mon fils.

A ce projet extravagant il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'écriai-je, votre excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfans de madame d'Olivarès. Mais chacun se connaît : qu'il te suffise

d'apprendre que la chimie n'a pas de secrets que je n'aie inutilement mis en usage pour redevenir père. Ainsi, puisque la fortune, suppléant au défaut de la nature, me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritable père, je l'adopte; c'est une chose résolue.

Quand je vis que le ministre avait en tête cette adoption, je cessai de le combattre, le connaissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent). C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit et sur ton attachement pour moi du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres; en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenait guère d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui deman-

dait plus de lumières et de mérite que je n'en avais : mais il m'interrompit, et me ferma la bouche en me disant qu'il prétendait absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinait aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.

---

## CHAPITRE V.

*Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, et lui donne toutes sortes de maîtres.*

EFFECTIVEMENT le comte-duc ne tarda guère à reconnaître le fils de dona Margarita Spinola, et l'acte de reconnaissance s'en fit avec l'agrément et sous le bon plaisir du roi.

Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom qu'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès et du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs et aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-temps à s'égayer, et les poëtes satiriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où était le sujet qu'il voulait confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers, et, à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son excellence, qui sur-le-champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une

figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde; j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avait dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition, et, se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avait pour lui, il semblait avoir toujours été ce qu'il était devenu par hasard. Il ne manquait pas d'esprit, mais il était d'une ignorance crasse; à peine savait-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les

élémens de la langue latine, et j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser: je ne fus embarrassé que sur le choix; il y en avait dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savais auquel je devais donner la préférence.

Tandis que j'étais dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandait à me parler. J'allai au devant de lui, m'imaginant que c'était tout au moins un chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentaient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligero, et j'ai, grâces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne cher-

cher; mais, montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro, et à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles pistoles, reprit-il; c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois! m'écriai-je; c'est beaucoup. Comment beaucoup! répliqua-t-il d'un air étonné; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique; j'en ris de bon cœur, et je demandai au seigneur Ligero s'il croyait véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il; nous sommes d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains? Des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés; mais nos leçons les développent peu à peu, et leur font pren-

dre insensiblement une forme : en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, et je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'était un prix fait par les grands maîtres de l'art.

---

## CHAPITRE VI.

*Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.*

Je n'avais point encore fait la moitié de la maison de don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il était satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisque avec trois mille ducats

en espèces j'ai rapporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever en retournant aux Indes l'année prochaine ; ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler, j'en ai un à te donner. Oh! parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre seigneurie que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation. Expliquez-vous, mon maître, qu'elle occupation destinez-vous à votre serviteur?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc venait d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, et lui avoir appris que ce ministre m'avait nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulais le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandait pas mieux, accepta volontiers ce poste, et le remplit si bien, qu'en moins

de trois ou quatre jours il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étais imaginé que les pédagogues dont j'avais fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise y perdraient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins il trompa mon attente. Il comprenait et retenait aisément tout ce qu'on lui enseignait; ses maîtres en étaient très-contens. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration : je reconnais en lui mon sang; et, ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à monseigneur ce que je pensais là-dessus; et, respectant sa faiblesse, je le laissai jouir du plaisir faux ou véritable de se croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de

fraîche date, ils la dissimulèrent par politique ; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié : les ambassadeurs et les grands qui étaient alors à Madrid le visitèrent, et lui firent tous les honneurs qu'ils auraient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; ensuite ayant pris la résolution de le marier, et voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur dona Juanna de Velasco, fille du duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce duc et de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur, m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, voici des lettres de noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, votre excellence sait que je suis fils d'une

duègne et d'un écuyer ; ce serait, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger ; et c'est de toutes les grâces que sa majesté me peut faire celle que je mérite et que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'état sous le ministère du duc de Lerme et sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble ; c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, monseigneur, lui répliquai-je, puisque votre excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes, que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme, dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue ; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas ; et si quelqu'un de ma connaissance s'avise

de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres. Mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portaient en substance : Que le roi, pour reconnaître le zèle que j'avais fait paraître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'état, avait jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire à ma louange qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humiliait au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.

## CHAPITRE VII.

*Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nuñez donne à Santillane.*

Le poëte des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeait assez volontiers : de mon côté mes occupations ne me permettaient guère de l'aller voir. Je ne l'avais point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide, lorsque le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il sortait d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho, ho ! monsieur Nuñez, vous venez de chez un imprimeur : cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; j'ai sous la presse actuellement une brochure qui doit faire du bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du

mérite de ta production, lui répondis-je; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Je le sais bien, repartit Fabrice, et je n'ignore pas qu'il n'y a que les gens qui lisent tout qui s'amusent à lire des brochures; cependant en voilà une qui m'échappe, et je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois.

Comment! m'écriai-je, est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi? Doucement, mon ami, interrompit Nuñez; je ne suis plus ce poëte fortuné qui jouissait d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier don Bertrand; il a manié, dissipé les deniers du roi; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée à tous les diables. Cela est triste, lui dis-je; mais ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là? Pas la moindre, me répondit-il; le seigneur Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel esprit, est

abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon enfant, il faut que je te cherche quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirais dans les bureaux du ministère un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuserais : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des muses ; il me faut des amusemens littéraires. Que te dirai-je, enfin ? Je suis né pour vivre et mourir en poëte ; et je veux remplir mon sort.

Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans soucis. On croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal de quelques bonnes maisons. Pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir ; j'ai deux couverts assurés, l'un chez un gros directeur des fermes, à

qui j'ai dédié un roman, et l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits ; heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poëte des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi; qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, et ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nuñez, je te reconnais, Santillane, et je te rends mille grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnaissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore, et que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du temps, hâte-toi de t'enrichir; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savait

cela de bonne part, et il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrava, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes ; on écoute cet homme comme un oracle, et voici ce que je lui ai entendu dire hier : Le comte-duc, disait-il, a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi : ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes, qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nuñez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître était inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauraient abattre.

## CHAPITRE VIII.

*Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.*

Cependant ce que le poëte des Asturies m'avait dit n'était pas sans fondement. Il y avait au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendait que la reine était le chef; et toutefois il ne transpirait rien dans le public des mesures que les confédérés prenaient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce temps-là plus d'une année sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empe-

reur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il était plus à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc, qui avait envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier; il représenta qu'il était plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui, n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, et marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'était pour la première fois de sa vie que ce monarque avait osé penser autrement que son favori, qui, regardant cette nou-

veauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce ministre allait se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appela, et, m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'était passé au conseil; ensuite, comme un homme qui ne pouvait revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui, depuis plus de vingt ans, ne parle que par ma bouche et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien, et de quelle manière encore? en comblant d'éloges cet ambassadeur, et surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avait plus que moi.

Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et que la reine est à la tête. Eh, monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous? La reine, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'en-

vie qu'il a de voir son armée et de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi, étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, et qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il ; je saurai bien, pendant le voyage, rendre ce prince inaccessible à tous les grands : ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais, avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez le ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-temps par les divertissemens qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Aragon, après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'était pas loin de là, et

il se préparait à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie en lui faisant accroire qu'il se mettrait en danger d'être pris par les Français, qui étaient maîtres de la plaine de Monçon : de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avait nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le ministre, profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda pour ainsi dire à vue; si bien que les grands, qui avaient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son temps, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au marquis de los Velez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.

## CHAPITRE IX.

*De la révolution de Portugal, et de la disgrâce du comte-duc.*

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offrait de secouer le joug espagnol, avaient pris les armes, et choisi pour leur roi le duc de Bragance; qu'ils étaient dans la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptaient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre, et en Catalogne. Ils ne pouvaient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestaient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour et la ville paraissaient consternées de cette nou-

velle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance; mais Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta, et lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute quand il apprit que la reine s'était ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusait hautement d'avoir, par sa mauvaise administration, causé la révolution de Portugal. La plupart des grands, et surtout ceux qui avaient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plutôt qu'il se formait un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine; et ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'était arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvaient faire sur l'esprit du monarque, qui, revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avait pour

lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutait ses ennemis, il lui écrivit un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisait l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère. Il croyait que cette lettre ferait un grand effet, et que le prince conservait encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit sa majesté, fut qu'elle lui accordait la permission qu'il demandait, et qu'il pouvait se retirer où bon lui semblerait.

Ces paroles, écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y était nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferais à sa place. Je prendrais, lui dis-je, aisément mon parti; j'abandonnerais la cour, et j'irais à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, répliqua mon maître, et je prétends bien aller finir ma carrière à

Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étais chargé, et qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événemens dont on me fait un crime, n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. Ce ministre se flattait encore qu'en parlant au prince il pourrait rajuster les choses et regagner le terrain qu'il avait perdu; mais il ne put en avoir audience, et de plus on lui envoya demander la clef dont il se servait pour entrer, quand il lui plaisait, dans l'appartement de sa majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité; ensuite il nomma les officiers de sa maison et les valets dont il voulait être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignait d'être insulté par la populace en sortant du palais,

il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur et moi, et prit impunément la route de Loeches, village dont il était seigneur, et où la comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

---

## CHAPITRE X.

*De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.*

MADAME d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, et demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si, par ses prières et par ses larmes, elle ne pourrait pas le faire rappeler : mais elle eut beau se prosterner devant leurs majestés,

le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art; et la reine, qui la haïssait mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine: mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses fut de s'apercevoir qu'elles excitaient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui, sous un règne tel que celui de Philippe IV, était peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avait laissé Madrid redoubla le chagrin du comte-duc: Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Medina-Cœli et les autres grands qui vous haïssent ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère; et le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'état était attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détour-

ner. J'avais cru, il est vrai, que je pourrais perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : illusion ordinaire des ministres et des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il était revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortait son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il était lui-même dans une agitation qui se renouvelait tous les jours par les dépêches qu'il recevait de don Henri, lequel, étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passerait, avait soin de l'en informer exactement. C'était Scipion qui apportait les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il était encore, et avec qui je ne demeurais plus depuis son mariage avec dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étaient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendait pas d'autres de lui. Tantôt il mandait que les grands ne se contentaient pas de se réjouir publiquement de la retraite du

comte-duc, qu'ils s'étaient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédaient, et les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivait que don Louis de Haro commençait d'entrer en faveur, et que, suivant toutes les apparences, il allait devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Medina-de-las-Torrès qu'il aimait, pour la donner à l'amirante de Castille, qu'il avait toujours haï.

On peut dire que, pendant trois mois, monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble et que chagrin; mais son confesseur, qui était un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui joignait à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devait plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son excellence ne voulut plus savoir de nou-

velles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle était fondatrice une consolation préparée par la Providence : il y eut parmi les religieuses de saintes filles dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournait sa pensée des affaires du monde, il devenait plus tranquille. Voici de quelle manière il réglait sa journée. Il passait presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenait dîner; après quoi il s'amusait pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques : puis il se retirait ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeurait jusqu'au coucher du soleil; alors il faisait le tour de son jardin, ou bien il allait en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, tantôt de moi.

Un jour que j'étais seul avec lui, et que

j'admirais la sévérité qui brillait sur son visage, je pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie ; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il ; et, quoique je sois depuis long-temps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici.

---

## CHAPITRE XI.

*Le comte-duc devient tout à coup triste et réveur. Du sujet étonnant de sa tristesse ; et de la suite fâcheuse qu'elle eut.*

Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusait aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardais travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour devenir jardinier à Loeches. Monseigneur,

lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avait toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeait à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermait après son dîner dans son cabinet, où il demeurait tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse était causée par des retours de sa grandeur passée; et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvait triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, semblait aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvait avoir une cause particu-

lière qu'il ne voulait pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins; et, l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? Tu peux parler, me répondit-il; je te le permets. Qu'est devenu, lui dis-je, cet air content qui paraissait sur le visage de votre excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciterait-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avait tiré ? Non, grâce au ciel, repartit le ministre; ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la faiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? poursuivis-je en me jetant à ses genoux; vous avez sans doute un secret chagrin qui

vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane dont vous connaissez la discrétion, le zèle et la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possèdes toujours, me dit monseigneur; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli : cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours : je vois presqu'à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez faible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'a forcé de te dire, ajouta-t-il; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher

à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposait un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il ; et, pour éprouver si c'était à la diète que je m'en devais prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; et tout cela est inutile, le fantôme ne disparaît point. Il disparaîtra, repris-je pour le consoler ; et, si votre excellence voulait un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderait guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, monseigneur tomba malade ; et, sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades.

Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ses derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y était prévenu contre ces messieurs ! Ils avaient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étaient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées ; en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avait pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avait le plus chéri, et qui m'étais attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus

encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

---

## CHAPITRE XII.

*De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc, et du parti que prit Santillane.*

Le ministre, ainsi qu'il l'avait ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avait un legs proportionné à la place qu'il occupait, et le moindre legs était de deux mille écus : le mien était le plus considérable de tous ; monseigneur me laissait dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière qu'il avait eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, et fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis, qui avait ordre de les leur délivrer; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là le père de Saint-Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avait pris en amitié, et, s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulais devenir. Je n'en sais rien, lui répondis-je, mon révèrend père; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux! s'écria le dominicain; seigneur de Santillane, vous ferez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple, de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de saint Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où était mon esprit le conseil du religieux ne me révolta point, et je répondis à sa révérence que je ferais sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, seigneur de Santillane, me dit-il; une semblable retraite peut-elle vous flatter? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de Saint-Dominique. Je vois en effet que je ferai mieux de retourner à mon château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin : ce qui arriva bientôt; car, n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion et

moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avait fait auparavant. Comme je savais que presque tous ses habitans avaient en horreur la mémoire d'un ministre dont je conservais le plus tendre souvenir, je ne pouvais la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeait à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avais des pensions; je pris des arrangemens avec eux pour le paiement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ je demandai au fils de la Coscolina s'il avait pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il; nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il était fâché que je le quittasse; mais, s'il était content de moi, je ne l'étais guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même temps que le maître plaise au valet; autrement ils sont l'un et

l'autre fort mal ensemble. d'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre et dans quel équiqage. Nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules, conduites par un postillon; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palefreniers, nous suivaient immédiatement; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venaient ensuite, montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers, de leur côté, portaient des sabres, et le postillon avait deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avait six fort résolus, je me mis gaîment en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous pas-

sions, nos mulets faisaient orgueilleusement entendre leurs sonnettes; les paysans accouraient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paraissait tout au moins celui d'un grand qui allait prendre possession d'une vice-royauté.

---

## CHAPITRE XIII.

*Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile; et de quelle dame il devint amoureux.*

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitais, c'était d'y arriver heureusement, et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes en me rappelant le souvenir d'Antonia; mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvait me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étaient écoulés.

depuis sa mort, en avaient fort affaibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé; ensuite le père, la mère et la fille s'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrassemens, je dis, en regardant avec attention ma filleule: Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Lirias? Je suis ravi de la revoir si grande et si jolie : il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi! Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parens, et qui vive pour ainsi dire avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe dans la chapelle de ce hameau, et en est devenu

amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion, et demandé mon aveu. Quand vous l'auriez, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé; Séraphine dépend de son père et de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle : tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche qui fait honneur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allais incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet *hidalgo?* Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils? N'est-il pas fier de sa noblesse, et insolent avec les roturiers? Oh! pour cela non, répondit Béatrix; c'est un garçon d'une douceur et d'une politesse achevées, de bonne mine d'ailleurs, et qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier; comment s'appelle-t-il? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion : il n'y a pas long-temps qu'il a recueilli la succession de son père, et il vit dans son château, éloigné d'ici d'une lieue,

avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit, et ce don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien; les habitans de Lirias, qui le connaissent, en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son père, qui, les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisait point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque deux jours après nous le vîmes paraître au château. Il nous aborda de bonne grâce; et, bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avait dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin il venait nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible, mais cette visite ne fut que de pure civilité;

elle se passa tout en complimens de part et d'autre; et don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, et de profiter d'un voisinage qu'il prévoyait lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avait prévenus en sa faveur, et qu'il nous semblait que la fortune ne pouvait offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant je sortis après le dîner avec le fils de la Cosclina pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide, qui nous dit après trois quarts d'heure de chemin : voici le château du seigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-temps sans l'apercevoir; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il était situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le dérobaient à notre vue. Il avait un air antique et délabré qui prou-

vait moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous y trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvait avoir dix-neuf à vingt ans. Elle était fort parée, comme une personne qui, s'étant attendue à notre visite, avait envie de nous paraître aimable; et, s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire, que je fus troublé : mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois et de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien aise de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien, je jetais souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de

l'envisager le moins qu'il m'était possible; et, toutes les fois que mes regards rencontraient les siens, c'étaient autant de traits nouveaux qu'elle me lançait dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'était point une beauté parfaite : si elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, et la bouche plus vermeille que la rose, son nez était un peu trop long, et ses yeux trop petits; cependant le tout ensemble m'enchantait.

Enfin je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étais entré; et, m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyais qu'elle, je ne parlais que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan! vous aurait-elle inspiré de l'amour? Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte. O ciel! moi qui, depuis la mort d'Antonia, ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre! Eh bien, monsieur, reprit le fils de la Coselina, vous devez vous

applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre, vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, et le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur; il ne peut la refuser à un homme comme vous; et d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité. Lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillane sera des plus illustres.

## CHAPITRE XIV.

*Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.*

Scipion m'encouragea, par ce discours, à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposait à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, et que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avais, je ne laissais pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrais son frère, qui, de son côté, n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'était pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le temps que j'achevais de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer

dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : j'aime Séraphine ; vous pouvez tout sur son père : je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Serait-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, et je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un et à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il ; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un

roturier; je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit; mais, quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère; et le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'état, m'a gratifié des lettres de noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenais cachées, et je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant. Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiraient de bonne grâce; car don Juan et moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna donc au château de Jutella pour me proposer à sa sœur; et moi, j'assemblai Scipion, Béatrix et ma filleule, pour

leur faire part de l'entretien que je venais d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter; et Séraphine fit connaître par son silence qu'elle était du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas, à la vérité, d'une autre opinion; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudrait, disait-il, donner à un gentilhomme dont le château avait un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion en lui disant que cela me regardait, et que je faisais présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveille; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée : votre personne lui revient, et vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût; et elle craint, avec plus de raison, que, n'ayant à vous offrir que son cœur et sa main.... Que voudrais-je de plus? in-

terrompis-je tout transporté de joie. Puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, je n'en demande pas davantage : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusque-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine ; et après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avais de paraître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser ; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritais : je revis la sœur de don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'ima-

ginais valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai qu'avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance je deviendrais un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria, don Juan et moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir; et, sensible au soin que je prenais d'aller au devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan et ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle; et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point

d'ingratitude. Enfin l'union qui régnait entre nous tous était telle, que le soir, lorsqu'il fallait nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisait pas sans peine ; ce qui fut cause que, des deux familles, nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeurerait tantôt au château de Lirias, et tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des pistoles de son excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et dont je crois pieusement être le père.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE SIXIÈME VOLUME.

---

## LIVRE ONZIÈME.

## LIVRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.


HDI
HW 5ZG1 K



